ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DÉSERT;

Par FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

CINQUIÈME ÉDITION.

A PARIS,

Che { MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, F. S.-G., N.° 28;
Et à l'ancienne Librairie de DUPONT, rue de la Loi, N.° 288.

AN X. (1801.)

J'AI profité de toutes les critiques, pour rendre ce petit ouvrage, plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une et même chose; car des personnes fort distinguées et qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'Atala. Ce seul fait répond à ceux qui voudroient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne, est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement censuré; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens (1):

« Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux! vous qui m'aviez donné

(1) *Décade philosophique.* N.° 22, dans une note.

l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrois vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

C'est sur la dernière phrase de cette apostrophe, que tombe la remarque du critique. Les cendres de ma famille, confondues avec celles de M. de Malsherbes ; six ans d'exil et d'infortunes, ne lui ont offert qu'un sujet de plaisanterie. Puisse-t-il n'avoir jamais à regretter le tombeau de ses pères !

Au reste, il est facile de concilier les divers jugemens qu'on a portés d'Atala : ceux qui m'ont blâmé, n'ont songé qu'à mes talens ; ceux qui m'ont loué, n'ont pensé qu'à mes malheurs.

P. S. J'apprends dans le moment qu'on vient de découvrir à Paris une contrefaçon des deux premières éditions d'Atala, et qu'il s'en fait plusieurs autres à Nancy et à Strasbourg. J'espère que le public voudra bien n'acheter ce petit ouvrage, que chez *Migneret* et à l'ancienne Librairie de *Dupont*.

Lettre publiée dans le journal des Débats et le Publiciste.

Citoyen, dans mon ouvrage *sur le Génie du Christianisme*, ou *les Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne*, il se trouve une section entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette section se divise en trois parties : poésie, beaux-arts, littérature. Ces trois parties sont terminées par une quatrième, sous le titre d'*Harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*. Dans cette partie j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédentes, tels que les effets des ruines gothiques, comparés aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, le côté poétique de cette religion populaire, qui plaçoit des croix aux carrefours des chemins, qui mettoit des images

de vierges et de saints à la garde des fontaines et des vieux ormeaux ; qui croyoit aux pressentimens et aux fantômes, etc. etc. Cette partie est terminée par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages. Elle est intitulée : *Atala*, *etc.* Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

J'ai l'honneur d'être, etc.

PRÉFACE.

On voit par la lettre précédente, ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, ou *les Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étois encore très-jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, sur-tout pour des François, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au

Nouveau-Monde, me parurent offrir au pinceau un sujet presqu'aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragmens de cet ouvrage sur le papier; mais je m'apperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malsherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais desirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le passage tant cherché, et sur lequel Cook même avoit laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un autre voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la

Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pole. M. de Malsherbes se chargea de présenter mes plans au Gouvernement; et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au Public. On sait ce qu'est devenue la France, jusqu'au moment où la Providence a fait paroître un de ces hommes qu'elle envoie en signe de reconciliation, lorsqu'elle est lassée de punir. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père; ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talens, mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé, s'est poignardé dans mes bras (1).

(1) Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que toute ma famille étoit ainsi

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragmens, en particulier *Atala*, qui n'étoit elle-même qu'un épisode des *Natchez*. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le Public goûtera cette histoire qui

---

massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devoit sa liberté à la mort de son mari, se trouvoit à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de la Roche-Jacquelin, et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes; elle se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes. Elle demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence à tes prières. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.*

sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventures dans Atala. C'est une sorte de poëme (1), moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amans qui marchent et causent dans la solitude ; tout gît dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts, et du calme de la religion. J'ai donné à cet ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les princi-

(1) Dans un temps où tout est perverti en littérature, je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot poëme, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point un de ces barbares qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence ; et des volumes entiers de prose descriptive, ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

pales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc.; et c'étoit ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce, les Rapshodes chantoient, sous divers titres, les fragmens de l'Iliade et de l'Odyssée. Je ne dissimule point que j'ai cherché l'extrême simplicité de fonds et de style, la partie descriptive exceptée; encore est-il vrai, que dans la description même, il est une manière d'être à-la-fois pompeux et simple. Dire ce que j'ai tenté, n'est pas dire ce que j'ai fait. Depuis long-temps je ne lis plus qu'Homère et la Bible; heureux si l'on s'en apperçoit, et si j'ai fondu dans les teintes du désert, et dans les sentimens particuliers à mon cœur, les couleurs de ces deux grands et éternels modèles du beau et du vrai!

Je dirai encore que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes; il me semble que c'est une dangereuse

erreur, avancée, comme tant d'autres, par M. de Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'Énéïde. On n'est point un grand écrivain, parce qu'on met l'ame à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priame disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο πολὺ σὺμμα χεῖρ ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre, et en attendrir les sons. Les muses sont des femmes célestes, qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point comme M. Rousseau, un enthousiaste des Sauvages; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société, que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, par-tout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot *nature*, on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature: l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans Atala, étant faciles à découvrir, et se trouvant résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici ; je dirai seulement un mot de mes personnages.

Atala, comme le Philoctète, n'a que trois personnages. On trouvera peut-être dans la femme que j'ai cherché à peindre, un caractère assez nouveau. C'est une chose qu'on n'a pas assez développée que les contrariétés du cœur humain : elles mériteroient d'autant plus de l'être, qu'elles tiennent à l'antique tradition d'une dégradation originelle, et que conséquemment elles ouvrent des vues profondes sur ce qu'il y a de grand et de mystérieux dans l'homme et son histoire.

Chactas, l'amant d'*Atala*, est un Sauvage, qu'on suppose né avec du génie, et qui est plus qu'à moitié civilisé, puisque non-seulement il sait les

langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné de grands avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étois toujours servi du style Indien, Atala eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, j'ai cru remarquer que ceux qui jusqu'à présent ont mis le prêtre en action, en ont fait ou un scélérat fanatique, ou une espèce de philosophe. *Le père Aubry* n'est rien de tout cela. C'est un simple chrétien qui parle sans rougir *de la croix*, *du sang de son divin maître*, *de la chair corrompue*, etc. en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je

sais qu'il est difficile de peindre une pareil caractère aux yeux de certaines gens, sans toucher au ridicule. Si je n'attendris as , je ferai rire : on en jugera.

Après tout, si l'on examine ce que j'ai fait entrer dans un petit cadre, si l'on considère qu'il n'y a pas une circonstance intéressante des mœurs des Sauvages, que je n'aie touchée, pas un bel effet de la nature, pas un beau site de la Nouvelle-France que je n'aie décrits ; si l'on observe que j'ai placé auprès du peuple chasseur un tableau complet du peuple agricole, pour montrer les avantages de la vie sociale, sur la vie sauvage ; si l'on fait attention aux difficultés que j'ai dû trouver à soutenir l'intérêt dramatique entre deux seuls personnages, pendant toute une longue peinture de mœurs, et de nombreuses descriptions de paysages ; si l'on remarque enfin que dans la catas-

trophe même, je me suis privé de tout secours, et n'ai tâché de me soutenir, comme les anciens, que par la force du dialogue : ces considérations me mériteront peut-être quelque indulgence de la part du lecteur. Encore une fois, je ne me flatte point d'avoir réussi ; msis on doit toujours savoir gré à un écrivain qui s'efforce de rappeler la litrérature à ce goût antique, trop oublié de nos jours.

Il me reste une chose à dire ; je ne sais par quel hasard une lettre de moi, adressée au citoyen Fontanes, a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques lignes d'un auteur inconnu passeroient sans être apperçues ; je me suis trompé. Les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre, et on m'a fait l'honneur de m'écrire, à moi personnellement, et à mes amis, des pages de complimens et d'injures. Quoique

j'ai été moins étonné des dernières que des premiers, je pensois n'avoir mérité ni les unes ni les autres. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme*, etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti, et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal à la révolution et aux philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme, comme sujet de morale et de littérature. Il a été un temps où les adversaires de cette religion, avoient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral, peuvent le dire tout haut, comme les philosophes

peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paroître, étoit traité par une main plus habile que la mienne, la question seroit décidée sans retour.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme;* et que je n'y parle le plus souvent que d'auteurs morts ; quant aux auteurs vivans qui s'y trouvent nommés, ils n'auront pas lieu d'être mécontens : en général j'ai gardé une mesure, que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre, dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre, s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté d'observer, que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me

reproche, et qui m'est odieuse. Je n'ai fait que repousser le coup qu'on portoit à un homme dont je fais profession d'admirer les talens, et d'aimer tendrement la personne. Mais dès-lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin ; qu'il soit donc tenu pour effacé ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les beaux talens de M.me de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Pour dire un dernier mot sur *Atala*, si, par un dessein de la plus haute politique, le Gouvernement François songeoit un jour à redemander le Canada à l'Angleterre, ma description de la Nouvelle-France prendroit un nouvel intérêt. Enfin, le sujet d'*Atala* n'est pas tout de mon invention ; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV ; il

est certain qu'un missionnaire François a fait les choses que j'ai rapportées; il est certain que j'ai trouvé des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre; quelques autres circonstances aussi sont véritables : mais comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DÉSERT.

PROLOGUE.

La France possédoit autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire, qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs

sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson; et le Meschacebé (1), qui descendant du nord au midi, s'ensevelit dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Alkanza, l'Ohio,

(1) Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi.

le Wabache, le Tenasse, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts; le Temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux in-

diens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes ; on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de Pistia et de Nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits papillons. Des serpens verds, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Depuis l'embouchure du Meschacebé jusqu'à sa jonction avec l'Ohio, le tableau le plus extraordinaire suit le

cours de ses ondes. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental, mais elle change tout-à-coup

sur la rive opposée, et forme un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, grouppés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs.

Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile: surmonté de ses roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autres rivales que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on apperçoit des ours enivrés de raisin, qui chancellent sur les branches des ormeaux, des troupes de carriboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons

rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feux, grimpent, en circulant, au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides ; et des serpens-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savannes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissemens d'ondes, de foibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une

tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de verd, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond de ces forêts; il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerois en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Hennepin et par l'infortuné La Salle, les premiers Français qui s'établirent au Biloxi, et à la Nouvelle-Orléans, firent alliance avec les Natchez, nation Indienne, dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des injustices particulières,

la vengeance, l'amour, et toutes les passions, ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avoit parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas (1), qui par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, étoit l'amour et le patriarche des déserts. Il avoit, comme tous les hommes, acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts furent remplies de ses malheurs ; mais il les porta jusque sur le rivage de la France. Retenu aux galères à Marseille, par une cruelle injustice, rendu à la liberté, et présenté à la cour de Louis XIV, il avoit conversé avec tous les grands hommes de ce siècle fameux, avoit assisté aux fêtes de

(1) *La voix harmonieuse.*

Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet; en un mot, c'étoit-là que le Sauvage avoit contemplé la société, à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas y jouissoit du repos. Toutefois le ciel lui vendoit encore cher cette faveur; le vieillard étoit devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnoit dans la solitude, comme Antigone guidoit les pas d'OEdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Ossian à la tombe de ses pères.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvées de la part des Français, il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénélon, dont il avoit été l'hôte, et desiroit pou-

voir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'au Natchez, et demanda à être reçu *guerrier* de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopte pour fils et lui donne pour épouse une Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la grande chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné pour le conseil des *Sachems* (1)

(1) Vieillards, ou conseillers.

pour commander ce parti, à cause du respect que les peuples des forêts portent à son nom. Les prières et les jeunes commencent ; les Jongleurs interprètent les songes ; on consulte les Manitous, on fait des sacrifices de petun, on brûle des filets de langue d'Orignal, on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies ; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe : à l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne ; les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, lorsque tous les Sauvages dorment au fond de leurs pirogues, que

la flotte indienne fuit devant une légère brise, René, demeuré seul éveillé avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de sa pirogue, il parle ainsi au bruit de l'onde et au milieu de toute la solitude.

RÉCIT.

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit dans le désert. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait Sauvage ; tu vois en moi l'homme sauvage, que le grand Esprit, sans doute pour ses desseins, a voulu civiliser. Entrés

l'un et l'autre dans la carrière de la vie, par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement contraire. Qui de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble. »

« A la prochaine lune des fleurs (1), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis dans la baie de Pen-

(1) Mois de mai.

(2) Neige pour année, 73 ans.

sacola ; mais aucun blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (1) et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent, mon père perdit la vie dans la mêlée, et je fus blessé deux fois en le défendant. Oh ! que ne descendis-je alors dans le pays des ames (2) ! j'aurois évité les malheurs qui m'at-

(1) Dieu de la guerre.

(2) Les enfers.

tendoient sur la terre; mais les esprits en ordonnèrent autrement, et je fus entraîné, par les fuyards, à Saint-Augustin. »

« Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois les risques d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asyle et me présenta à une sœur, avec laquelle il vivoit sans épouse. »

« Ce digne couple prit pour moi les sentimens les plus tendres. On m'éleva avec toutes sortes de soins; on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus tout-à-coup saisi du dégoût de la vie sociale. Je dépé-

rissois à vue d'œil : tantôt je demeurois immobile des heures entières, à contempler la cîme des lointaines forêts ; tantôt on me trouvoit assis au bord d'une onde, que je regardois tristement couler. Je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon ame étoit toute entière à la solitude. Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai à moi-même des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin, lui dis-je,

» ô mon père, tu le vois toi-même ;
» je meurs, si je ne reprends la
» vie errante de l'Indien. » Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allais courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étais résolu à tout entreprendre, fondant lui-même en pleurs et me serrant dans ses bras : « Va,
» s'écria-t-il, magnanime enfant de
» la nature ! reprends cette précieuse
» indépendance de l'homme, que
» Lopez ne te veut point ravir. Si
» j'étais plus jeune moi-même, je
» t'accompagnerois au désert (où j'ai
» aussi de doux souvenirs !) et je te
» remettrois dans les bras de ta mère.
» Quand tu seras dans tes forêts,

» songe quelquefois à ce vieil Espa-
» gnol, qui te donna l'hospitalité, et
» rappelle-toi souvent, pour te porter
» à l'amour de tes semblables, que la
» première expérience que tu as
» faite du cœur humain, a été toute
» en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, dont j'avois refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots. »

« Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avoit prédit. On me reconnut pour Natché, à mon vêtement et aux plumes de ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse.

Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom, je répondis : « Je m'appelle Chactas, fils d'Outa- » lissi, fils de Miscou, qui ont en- » levé plus de cent chevelures aux » héros Muscogulges. » — Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, » fils de Miscou, réjouis-toi; tu seras » brûlé au grand village. » — Je répartis : « Voilà qui va bien, » et j'entonnai ma chanson de mort. »

« Tout prisonnier que j'étois, je ne pouvois, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, ou plutôt son allié, le Siminole, respire la gaîté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité, et son langage

est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux anciens cette simplicité joyeuse ; et comme les vieux oiseaux du désert, ils mêlent encore leurs chansons antiques aux airs nouveaux de leur postérité. »

« Les femmes qui accompagnoient la troupe, témoignoient pour ma jeunesse une piété tendre, et une curiosité aimable. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles vouloient savoir si on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, et si les brises m'y balançoient, auprès du nid des petits oiseaux. C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les

arbres de la vallée secrète, m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères, aux filles, et aux épouses des hommes. Je leur disois : « Vous êtes les grâces du jour, et la » nuit vous aime comme la rosée. » L'homme sort de votre sein pour se » suspendre à votre mamelle, et à » votre bouche ; vous savez des pa- » roles magiques, qui endorment » toutes les douleurs. Voilà ce que » m'a dit celle qui m'a mis au monde, » et qui ne me reverra plus ! Elle m'a » dit encore que les vierges étoient » des fleurs mystérieuses qu'on trouve » dans les lieux solitaires. » Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir aux femmes. elles me comblcient de toutes sortes de dons ; elles m'apportoient de la crême de noix, du sucre

d'érable, de la sagamité (1), des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elles se prenoient à verser des larmes, en songeant que je serois brûlé. »

« Une nuit, j'étois assis auprès du bûcher de la forêt, avec le guerrier commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée, vient s'asseoir à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière, et un petit crucifix d'or brilloit à la lueur du feu, sur son sein. Elle étoit régulièrement belle, et l'on remarquoit sur son visage

(1) Sorte de pâte.

je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres : une extrême sensibilité unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards ; son sourire étoit céleste. »

» Je crus que c'étoit la *vierge des dernières amours ;* cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre, pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble, qui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher : « Vierge ! vous êtes digne des pre- » mières amours, et vous n'êtes pas » faites pour les dernières. Les batte- » mens d'un cœur qui va bientôt s'ar- » rêter, répondroient mal aux batte- » mens du vôtre. Comment mêler la

» mort et la vie ? Vous me feriez trop » regretter le jour. Qu'un autre soit » plus heureux que moi, et que de » longs embrassemens unissent la liane » et le chêne ! »

« La jeune fille me dit alors : « Je » ne suis point la vierge des dernières » amours. Es-tu chrétien ? » — Je répondis que je n'avois point quitté les Génies de ma cabane. A ces mots, la Vierge fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de » n'être qu'un méchant idolâtre ! Ma » mère m'a fait chrétienne, je me » nomme Atala, fille de Simaghan » aux bracelets d'or, et chef des guer- » riers de cette troupe. Nous nous » rendons à Apalachula où tu seras » brûlé. » — En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

ICI Chactas fut contraint d'interrompre son récit ; les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame, et deux sources de larmes coulèrent de ses yeux fermés, le long de ses joues flétries ; telles deux fontaines cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux, qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils ! reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas ! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déja plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent, et la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler auprès du bûcher. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur,

comme le souvenir de la couche de mes pères.

« Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de côteaux, qui fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusques aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citroniers, de magnolias et de chênes verds. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre, et un guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut sous les

liquidambars de la fontaine. « Chas-» seur, dit-elle au héros Muscogulge, » si tu veux poursuivre les chevreuils, » je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef, et s'élançant du sommet de la colline, il alongea ses pas dans la plaine. »

« Etrange contradiction du cœur de l'homme ! Moi qui avois tant desiré de dire des choses du mystère à celle que j'aimois déja comme le soleil ; maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, que de me trouver seul ainsi avec Atala. La gardienne de l'homme du désert étoit aussi troublée que son prisonnier : le silence fermoit notre bouche ; les Génies de l'amour avoient dérobé nos

paroles. Enfin la fille du belliqueux Simaghan, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien » foiblement ; vous pouvez aisément » vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue : je répondis : « Foiblement retenu, ô « femme !... » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens, puis elle dit : « Sauvez-vous. » — Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la, reprenez-là ! » m'écriai-je. » — « Vous êtes un » insensé, dit Atala, d'une voix » émue ; malheureux ! ne sais-tu pas » que tu seras brûlé ? Que prétends-» tu ! Songes-tu bien que je suis la

» fille d'un redoutable Sachem ? »
— « Il fut un temps, répliquai-je
» avec des larmes, que j'étois aussi
» porté dans une peau de castor, aux
» épaules d'une mère. Mon père avoit
» aussi une belle hutte, et ses che-
» vreuils buvoient les eaux de mille
» torrens ; mais j'erre maintenant
» sans patrie. Quand je ne serai plus,
» aucun ami ne mettra un peu d'herbe
» sur mon corps, pour le garantir
» des mouches ; le corps d'un étranger
» malheureux n'intéresse personne. »

« Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine.
— « Ah ! repris-je avec vivacité, si
» votre cœur parlait comme le mien !
» Le désert n'est-il pas libre ? Les
» forêts n'ont-elles point dans leur
» robe verdoyante, des replis où

» nous cacher ? Faut-il donc, pour » être heureux, tant de choses aux » enfans des cabanes ? O fille plus » belle que le premier songe de l'é- » poux ! ô ma bien-aimée ! ose » suivre mes pas dans la solitude. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « mon » jeune ami, vous avez appris le lan- » gage des blancs, il est aisé de tromper » une Indienne. — « Quoi ? m'écriai- » je, vous m'appelez votre jeune ami ! » Ah ! si un pauvre esclave... » — Eh » bien dit-elle en se penchant sur » moi, un pauvre esclave... » — Je repris avec ardeur : « Qu'un seul baiser » l'assure de ta foi ! » — Atala écouta ma prière : comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate, dans

l'escarpement de la montagne ; ainsi je demeurai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée. »

« Hélas ! mon cher fils, le bonheur touche de près à l'infortune. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour, seroit celui-là même qu'elle choisiroit pour m'enfoncer le poignard dans le sein ? Cheveux blancs du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du désert prononça ces paroles : « Beau prisonnier, j'ai » follement cédé à ton desir ; mais » où nous conduira cette passion » naissante ? Ma religion me sépare » de toi pour toujours... O ma mère ! » qu'as-tu fait ? . . . » Atala se tut tout-à-coup, et retint je ne sais quel fatal secret prêt à échapper à ses lèvres.

Ses paroles me plongèrent dans un désespoir d'autant plus profond, que mon espérance avoit été plus vive. « Eh bien ! m'écriai-je, je serai aussi » cruelle que vous ; je ne fuirai point. » Vous me verrez dans le cadre de » feu ; vous entendrez les gémisse- » mens de ma chair, et vous serez » pleine de joie. » — Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre » jeune idolâtre, s'écria-t-elle, tu me » fais réellement pitié ! tu veux donc » que je pleure tout mon cœur ? » Quel dommage que je ne puisse » m'enfuir avec toi ! Malheureux a » été le ventre de ta mère, ô Atala ! » Qne ne te jettes-tu au crocodile de » la fontaine ! »

« Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du

soleil, commençoient à faire entendre leurs rugissemens. Atala me dit : « Quittons cette grotte noire. » J'entraînai la fille de Simaghan aux pieds des côteaux, qui formoient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme, superbe, solitaire et mélancolique au désert. La cigogne crioit sur son nid, les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons, et du hennissement des cavales siminoles. »

« Notre promenade fut presque muette : je marchois à côté d'Atala ; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs ; quelquefois nous cherchions un sourire ;

un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour-à-tour palpitant, tour-à-tour tranquille; les noms de Chactas et d'Atala, doucement répétés par intervalles.... Oh! première promenade de l'amour, faite avec Atala dans le désert! il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas. »

« Qu'ils sont incompréhensibles les cœurs agités par les passions! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, et de m'exposer à tous les dangers pour être libre; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts,

mes résolutions, mes pensées. Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout-à-coup dans une espèce d'enfance; et loin de pouvoir rien faire pour moi-même, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture. »

« Ce fut donc bien vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerais seul au camp, si elle refusoit de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, m'espérant convaincre une autre fois. »

« Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, notre troupe s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creecks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans toute la forêt. La nuit était délicieuse. Le génie des airs secouoit sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respiroit la foible odeur d'ambre, qu'exhaloient les crocodiles, couchés sous les tamarins des fleuves,

La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle flottoit sur la cîme indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine, qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'ame de la solitude soupiroit dans toute l'étendue du désert. »

» Nous apperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, portant à la main un flambeau, ressembloit au génie du printemps, parcourant les forêts, pour ranimer la nature. C'étoit un amant allant s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vierge éteignoit le flambeau, elle acceptoit un époux ; si elle se voiloit sans l'éteindre ; elle rejetoit les vœux offerts. Le guerrier, en se glissant

dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur » le sommet des montagnes, pour » surprendre ma colombe solitaire » sur le rameau de la forêt. »

« J'ai attaché à son cou un collier » de porcelaine (1); on y voit trois » grains rouges pour mon amour, » trois violets pour mes craintes, trois » bleus pour mes espérances. »

« Mila a les yeux d'une hermine » et la chevelure légère d'un champ » de riz : sa bouche est un coquillage » rose, garni de perles ; ses deux seins » sont comme deux petits chevreaux

---

(1) *Sorte de coquillages.*

» sans tache, nés au même jour d'une
» seule mère. »

« Puisse Mila éteindre ce flambeau !
» puisse sa bouche verser sur lui une
» ombre voluptueuse ! Je fertiliserai
» son sein. L'espoir de la patrie
» pendra à sa mamelle féconde, et je
» fumerai mon calumet de paix sur
» le berceau de mon fils. »

« Ah ! laissez-moi devancer les pas
» du jour sur le sommet des monta-
» gnes, pour surprendre ma colombe
» solitaire sur le rameau de la forêt ! »

« Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent changer de visage à Atala : nos mains

unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous. Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servoit de limite à deux nations dans la solitude. On l'avoit placé au bord du chemin public, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre à sa patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles, qui desirant les douceurs de la maternité, cherchoient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. Elles firent place à la véritable mère, qui déposa une gerbe de maïs et des fleurs de lys blancs

sur la tombe. Elle en arrosa la terre de son lait; ensuite s'asseyant sur le gazon humide, elle parla à son enfant d'une voix attendrie. Elle disoit :

« Pourquoi te pleurois-je dans ton » berceau de terre, ô mon nouveau- » né! Quand le petit oiseau devient » grand, il faut qu'il cherche sa nour- » riture, et il trouve dans le désert » bien des graines amères. Du moins » tu as ignoré les pleurs; du moins » ton cœur n'a point été exposé au » souffle dévorant des hommes. Le » bouton qui sèche dans son enve- » loppe, passe avec tous ses parfums, » comme toi, ô mon fils, avec toute » ton innocence. Heureux ceux qui » meurent au berceau! ils n'ont connu » que les baisers et les souris d'une » mère. »

« Déja subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui, la nuit dans ces solitudes enchantées, sembloient nous poursuivre, pour nous confondre. J'emportai Atala dans mes bras au fond de toutes les forêts, et je lui dis des choses que je chercherois en vain à présent sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des vallées de glaces, et les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard, sont comme les feux de l'astre du jour, réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché, et que le silence et la mélancolie planent sur les huttes des Sauvages. »

« Qui pouvoit sauver Atala, qui pouvoit l'empêcher de succomber à la

nature ? Rien qu'un miracle, sans doute, et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens : elle se précipita sur la terre et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la reine des vierges. C'est de ce moment, ô René ! que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion, qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons deux infortunés ; de cette religion, qui opposant sa seule puissance au torrent débordé des passions, suffit pour vaincre le penchant le plus fougueux, lorsque tout le favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah ! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant

un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu, à travers la cîme des bois, ses vœux pour un amant idolâtre ! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune, et entendre dans les branches des arbres, ces Génies que le Dieu des chrétiens envoie aux hermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui : j'en fus affligé, car je prévis qu'Atala avoit peu de temps à passer sur la terre. »

« Cependant elle versa une si grande quantité de larmes ; elle se montra si malheureuse, que j'allois peut-être

consentir à m'éloigner, lorsque le cri de la mort retentit dans la forêt, et quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts ; le chef de guerre avoit donné ordre de nous poursuivre. »

« Atala, qui ressembloit à une reine pour l'orgueil de la démarche et de la pensée, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de son père. »

« Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous appercevons Apalachucla, située au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux

oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué (1). »

« Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne au conseil de s'assembler. »

« Tu connois, mon fils, les tourmens que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, aux périls de leurs jours, et avec une charité infatigable étoient parvenus, dans plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher.

---

(1) *Instrument des Sauvages.*

Les Muscoculges n'avoient point encore adopté cette coutume : mais un parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire, que le Mico convoquoit les Sachems ; on me conduit au lieu des délibérations. »

« Non loin d'Apalachucla, s'élevoit, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté : elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce, qui passant sur le sommet des autres colonnes, cou-

vroient le pavillon en forme d'éventail à jour. »

« Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en superbe manteau de castors, se rangent sur des espèces de gradins, faisant face à la porte du pavillon : le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main un calumet de paix à demi-coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes, couvertes d'une draperie ondoyante de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk à la main, le pennache sur la tête, les mains et la poitrine teintes de sang, prennent la gauche des pères de la patrie. »

« Au pied de la colonne centrale, brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné de huit gardiens

du temple, vêtus de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice; tout sert à donner à ce conseil sauvage un appareil extraordinaire et pompeux. »

» J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire. »

« Alors un Sachem de la tribu de l'aigle, se lève : il parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems, ma-
» trones, guerriers des quatre tribus

» de l'aigle, du castor, du serpent et » de la tortue, ne changeons rien aux » mœurs de nos aïeux ; brûlons le pri- » sonnier, et n'amollissons point nos » courages. C'est une coutume des » blancs qu'on vous propose, elle ne » peut être que pernicieuse. Donnez » un collier rouge, qui contiennent » mes paroles. »

» J'ai dit. «

« Et il jette un collier rouge dans l'assemblée. »

« Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'aigle, vous avez l'es- » prit d'un renard, et la prudente » lenteur d'une tortue. Je veux éclair- » cir entre vous et moi la chaîne » d'amitié, et nous planterons l'arbre » de paix. Mais changeons les cou- » tumes de nos aïeux, en ce qu'elles

» ont de funeste. Ayons des esclaves
» qui cultivent nos champs, et n'en-
» tendons plus les cris du prisonnier,
» qui troublent le sein des mères. »
« J'ai dit. »

« Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon ; comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite ; comme un grand troupeau de cerfs, brame au fond d'une forêt ; ainsi s'agitoit et murmuroit le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour-à-tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions sont partagées, le conseil va se dissoudre. Mais enfin l'usage antique l'emporte, et l'on décide que je serai

brûlé, avec les tourmens accoutumés. »

« Une circonstance vint retarder mon supplice ; la *fête des morts*, ou *le festin des ames* approchoit. Il est d'usage qu'on ne fasse mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette grande cérémonie. On me confia à une garde sévère, et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus. »

« Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivoient en foule pour célébrer le festin des ames. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté dans le désert. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit

tous ces squelettes, par ordre et par famille, aux parois des murs de la *salle commune des aïeux*. Les vents (on avoit choisi le moment d'une tempête); les vents, les forêts, les cataractes mugissoient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations, concluoient entre eux des traités de commerce, de paix et d'alliance sur les os de leurs pères. »

« On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs bouches se rencontrent, leurs mains voltigent sur la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nuds s'entrelacent, leurs douces haleines se confondent, elles

se penchent, et mêlent leur chevelure, elles regardent leurs mères, rougissent; on applaudit (1). Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Kitchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme, et la belle Atahensic la première de toutes les femmes, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskeka, l'impie, immolant le juste Tahouitsaron; le déluge descendant à la voix du grand Esprit; Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre. Il dit encore la belle Endaé, retirée de la

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

contrée des ames, par les douces chansons de son époux.

« Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture. Sur le bord de la rivière Chata-Uche se voyoit un figuier sauvage, que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu, et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique; c'étoit-là qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre, en chantant l'hymne à la mort. Chaque famille porte quelques débris sacrés, et jusqu'aux petits enfans sont chargés des grands os de leurs pères. Cette procession solemnelle arrive à la tombe. On y

descend les reliques ; on les y étend par couche, en les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'arbre des pleurs et du sommeil. »

» Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens, dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes, qui m'avoient témoigné un intérêt si tendre, demandoient maintenant mon supplice à grands cris, et des nations entières retardoient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un malheureux jeune homme souffrir des tourmens épouvantables. »

« Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevoit un bois sombre de cyprès et de sapins,

appelé *le bois du sang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces anciens monumens, qui ont appartenu à un peuple inconnu dans le désert. Au centre de ce bois, s'étendoit une vaste arêne, où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduisit en triomphe ; tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui ; les pins, les ormes, les cyprès antiques tombent sous la coignée ; le bûcher s'élève, les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres ; chacun invente un supplice ; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes : je commence ma chanson de mort. »

« Je ne crains point les tourmens,

« je suis brave, ô Muscogulges, je » vous défie ! je vous méprise plus » que des femmes. Mon père, le » fameux Outalissi, fils de Miscou, » a bu dans le crâne de vos plus fa- » meux guerriers ; vous n'arracherez » pas un soupir de mon cœur. »

» Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche ; je dis : « frère, je te remercie. »

» Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil ; on consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêt au lever de l'aurore, on ne quitta point le bois de

sang; on alluma de grands feux, et l'on commença des festins et des danses. »

« Cependant on m'avoit étendu sur le dos; des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, alloient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes, et je ne pouvois faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'alonge, les chants et les danses cessent par degré, les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages errans; tout s'endort. A mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix, succèdent les plaintes du vent dans la forêt. »

« C'étoit l'heure où une jeune Indienne, qui ne vient que d'être mère, se réveille en sursaut au milieu de la nuit ; car elle a cru entendre les cris de son premier né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma destinée ; Atala me sembloit un monstre d'ingratitude, moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! . . . m'abandonner au moment du supplice ! . . . Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours, et que je mourois avec joie pour elle. »

« Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon, qui nous éveille, pour nous avertir de profiter de ce court instant : dans les grandes dou-

leurs, au contraire, il est je ne sais quoi de pesant, qui nous endort : des yeux fatigués par les larmes, cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes entraves, et je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers. »

« Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la pâle clarté de la lune, dont un rayon s'échappoit alors entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, occupée à dénouer silencieusement mes liens.

J'allois pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit; mais il paroissoit impossible de la rompre, sans toucher un guerrier qui la couvroit toute entière de son corps. Atala y porte la main; le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant; Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit que c'est l'esprit des mines; il se recouche, en fermant les yeux, et en invoquant son Manitou : le lien est brisé. Je me lève, je suis ma libératrice. Mais combien de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis dans l'ombre, tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix.

Des enfans poussent des cris, des dogues aboient sur notre passage. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille, des feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course. »

« Quand l'aurore sortit de l'Orient, nous étions déja loin dans le désert. Grand Esprit ! vous le savez, quelle fut ma félicité, lorsque je me retrouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les » hommes sont bien peu de chose ; » mais quand les génies les visitent,

» alors ils ne sont rien du tout. Vous » êtes un génie, vous m'avez visité, » et je ne puis parler devant vous. » — Atala me tendit la main avec un sourire mélancolique : « Il faut bien, » dit-elle, que je vous suive, puisque » vous ne voulez pas fuir sans moi. » Cette nuit, j'ai séduit le jongleur » par des présens; j'ai enivré vos bour- » reaux avec de l'essence de feu (1), » et j'ai dû hasarder ma vie pour » vous, puisque vous aviez donné la » vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre, » ajouta-t-elle, avec un accent qui » m'effraya, le sacrifice sera réci- » proque. »

« Atala me remit des armes qu'elle avoit apportées, ensuite elle pansa

(1) De l'eau-de-vie.

ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouilloit de ses larmes. « C'est un baume, » lui dis-je, que tu répands sur ma » plaie. » — « Je crains plutôt que » ce ne soit un poison, répondit-» elle; il sort du cœur. » Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle rattacha avec une boucle de ses cheveux. »

« L'ivresse qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées; et s'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut à l'occident, dans la persuasion que nous aurions descendu au Meschacebé : mais nous avions pris

notre route vers l'étoile immobile (1), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des chênes. »

« Nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance ; le désert dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts ; détournés de notre vrai chemin et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir dans ces bois sauvages? Souvent en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivoient trois âges de chênes. »

(1) Le Nord.

« Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nud. Elle me broda des mocassines (1) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épics. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans les cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines rouges d'azalea ; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté. »

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule ; et,

(1) Chaussure indienne.

comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

« Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous appercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée, revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, viennent s'accrocher à ces mousses, et présentent avec elles

l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier Européen auroit brodé des insectes et des oiseaux éclatans. »

« C'étoit dans ces merveilleuses hôtelleries, préparées au milieu des solitudes, par le grand Esprit, que nous nous reposions à midi, lorsque les vents descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre ; que le château aérien, bâti sur ses branches, alloit flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis dans ses débris ; que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice : jamais les sept merveilles de l'ancien monde, n'ont approché de ce monument du désert. »

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte

du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage, un ramier, une faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule, plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses, appelées tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise unie. Le noyer noir, le sumach, l'érable, fournissoient le vin à notre table solitaire. Quelquefois j'allois chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur alongée en cornet, contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence, qui, sur la foible tige d'une

fleur, avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus; comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin; comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie. »

« Hélas! je découvris bientôt que je m'étois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions dans le désert, elle devenait triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit vers le ciel, avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit sur-tout, étoit je ne sais quel secret, je ne sais quelle pensée, cachée au fond de son ame, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant

ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même but. Que de fois elle m'a dit : « ô mon jeune enfant ! » je t'aime comme l'ombre des bois » au milieu du jour ! tu es beau » comme le désert avec toutes ses » fleurs et toutes ses brises. Si je me » penche sur toi, je frémis ; si ma » main tombe sur la tienne, il me » semble que je vais mourir. L'autre » jour le vent jeta tes cheveux sur » mon visage, tandis que tu te délas- » sois sur mon sein ; je crus sentir le » léger toucher des esprits invisibles. » Oui, j'ai vu les chevrettes de la » montagne d'Occonne ; j'ai entendu » les propos des hommes rassasiés de » jour ; mais la douceur des petits

» chevreaux, et la sagesse des vieil-
» lards, sont moins plaisantes et
» moins fortes que tes paroles. Eh !
» bien, pauvre Chactas, je ne serai
» jamais ton épouse! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son ame dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites; tout en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme, un foible empire : pleine de passions, elle étoit pleine de puissance; il falloit ou l'adorer, ou la haïr. »

« Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la

chaîne des monts Allegany, et nous atteignîmes une des branches du Ténase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve. »

« Le village de Stico, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montroit à notre gauche, au détour d'un promontoire : nous laissons à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînoit, couloit entre de hautes falaises, au bout

desquelles on apercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien, qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue, élevée dans la montagne au génie de ces déserts. »

« Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène du monde primitif, quand tout-à-coup la fille de l'exil, fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie; elle chantoit la patrie absente. »

« Heureux ceux qui n'ont point vu » la fumée des fêtes de l'étranger, et » qui ne se sont assis qu'aux festins » de leurs pères ! »

« Si le geai bleu du Meschacebé, » disoit à la Nonpareille des Flo- » rides : pourquoi vous plaignez- » vous si tristement ? n'avez-vous » pas ici de belles eaux et de beaux » ombrages, et toutes sortes de pâ- » tures comme dans vos forêts? Oui, » répondroit la Nonpareille fugitive ; » mais mon nid est dans le jasmin : » qui me l'apportera ? et le soleil de » ma savanne, l'avez-vous ? »

« Heureux ceux qui n'ont point » vu la fumée des fêtes de l'étranger, » et qui ne se sont assis qu'aux festins » de leurs pères ! »

« Après les heures d'une marche » pénible, le voyageur s'assied tris- » tement. Il contemple autour de lui

» les toits des hommes ; le voyageur
» n'a pas un lieu où reposer sa tête !
» Le voyageur frappe à sa cabane, il
» met son arc derrière la porte, il de-
» mande l'hospitalité ; le maître fait
» un geste de la main : le voyageur
» reprend son arc, et retourne au
» désert ! »

« Heureux ceux qui n'ont point vu
» la fumée des fêtes de l'étranger, et
» qui ne se sont assis qu'aux festins
» de leurs pères ! »

« Merveilleuses histoires racontées
» autour du foyer, tendres épanche-
» mens du cœur, longues habitudes
» d'aimer si nécessaires à la vie, vous
» avez rempli les journées de ceux
» qui n'ont point quitté leur pays

» natal ! Leurs tombeaux sont dans » leur patrie, avec le soleil couchant, » les pleurs de leurs amis, et les » charmes de la religion ! »

« Heureux ceux qui n'ont point vu » la fumée des fêtes de l'étranger, et » qui ne se sont assis qu'aux festins » de leurs pères ! »

» Ainsi chantait Atala : rien n'interrompoit ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillies par un foible écho, qui les redit à un second plus foible, et celui-ci à un troisième, plus foible encore : on eût cru que les ames de deux amans, jadis infortunés comme nous, attirées

par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne. »

« Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs mêmes, redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de ses vertus chrétiennes. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir appaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, et si je ne voyois pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, brûlant de desir, et songeant que j'étois peut-être perdu sans retour dans ces forêts; cent fois je fus

prêt à saisir mon épouse dans mes bras ; cent fois je lui proposai de bâtir une hutte dans ces déserts, et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours. « Songe, me » disoit-elle, mon jeune ami, qu'un » guerrier se doit à sa patrie ; qu'est-» ce qu'une foible femme auprès des » devoirs que tu as à remplir? Prends » courage, fils d'Outalissi ; ne mur-» mure point contre ta destinée : le » cœur de l'homme est comme l'é-» ponge du fleuve, qui tantôt boit » une onde pure, dans les temps de » sérénité ; tantôt s'enfle d'une eau » bourbeuse, quand le ciel a troublé » les eaux. L'éponge a-t-elle le droit » de dire : » Je croyois qu'il n'y eût » jamais eu d'orages, et que le soleil » n'eût jamais été brûlant ? »

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, ce n'est que les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas ; nos maux sembloient ne se pouvoir plus accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble. »

« C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* avoit commencé son cours et tout annonçoit un orage.

Vers l'heure où les matrones Indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, pour goûter la fraîcheur au milieu du jour; le ciel commença de se couvrir. Toutes les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts muettes demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain se prolongeant dans ces bois aussi antiques que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés dans le fleuve, nous nous hâtâmes de gagner le bord, et de nous retirer dans une forêt. »

» Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous

une voûte de smilax, et parmi des ceps de vignes, des indigo, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol humide murmuroit autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveugloient, les serpens à sonnette bruissoient de toutes parts, et les loups, les ours, les bisons, les carcajous, les petits tigres, qui se venoient cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs mugissemens. »

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Tout-à-coup la nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux

sorti du couchant, mêle en un vaste chaos les nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie. Quel affreux et magnifique spectacle ! La foudre allume en divers lieux les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumées assiégent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrâsement. Les détonations de l'orage et de l'incendie, le fracas des vents, les gémissemens des arbres, les cris des fantômes, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres, qui s'éteignent en tombant dans les ondes, tous ces bruits multipliés par les échos

du ciel et des montagnes, assourdissent le désert. »

« Le grand Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Au pied du bouleau sous lequel nous nous étions retirés, je lui fis un rempart de mon corps; je parvins quelque temps à la garantir des torrens de pluie, qui fondoient sur nous par toutes les feuilles abattues des arbres. Assis dans l'eau contre le tronc de l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses beaux pieds nuds entre mes mains amoureuses, j'étois plus heureux qu'une nouvelle épouse, qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein. »

« Cependant nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout-à-coup je

sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein. « Orage du cœur, m'écriai-je, » est-ce une goutte de votre pluie ! » Puis embrassant étroitement mon amante : — Atala, lui dis-je, vous me » cachez quelque chose. Ouvre-moi » ton cœur, ô ma beauté ! cela fait » tant de bien, quand un ami regarde » dans notre ame ! Raconte-moi cet » autre secret de la douleur, que tu » t'obstines à taire. Ah ! je le vois, tu » pleures ta patrie ! » — Elle répartit aussitôt : — « Enfant des hommes, » comment pleurerois-je ma patrie, » puisque mon père n'étoit pas de la » terre des palmiers. » — « Quoi ! » répliquai-je avec un profond éton- » nement, vos pères n'étoient point » du pays des palmiers ! Quel est » donc celui qui vous a mise sur

» cette terre de larmes ? Répondez. »
Atala dit ces paroles :

— « Avant que ma mère eût apporté
» en mariage au guerrier Simaghan,
» trente cavales, vingt buffles, cent
» mesures d'huile de glands, cin-
» quante peaux de castors, et beau-
» coup d'autres richesses, elle avoit
» connu un homme de la chair blan-
» che. Or, la mère de ma mère lui jeta
» de l'eau au visage, et la contraignit
» d'épouser le magnanime Simaghan,
» tout semblable à un roi, et honoré
» des peuples comme un génie. Mais
» ma mère dit à son nouvel époux :
» Mon ventre a conçu, tuez-moi. »
Simaghan lui répondit : « Le grand
» Esprit me garde d'une si mauvaise
» action ? je ne vous mutilerai point,
» je ne vous couperai point le nez ni

» les oreilles, parce que vous avez
» été sincère, et que vous n'avez
» point trompé ma couche. Le fruit
» de vos entrailles sera mon fruit, et
» je ne vous visiterai qu'après le départ
» de l'oiseau de rizière, lorsque la
» treizième lune aura brillé. » En ce
» temps-là, je brisai le sein de ma
» mère, et je commençai à croître, fière
» comme une Espagnole et comme une
» Sauvage. Ma mère me fit chrétienne,
» comme elle-même et comme mon
» père. Ensuite le chagrin d'amour
» vint la chercher, et elle descendit
» dans la petite cave garnie de peaux,
» d'où l'on ne sort jamais. »

« Telle fut l'histoire d'Atala. « Et
» quel étoit donc ton père, pauvre
» orpheline du désert? lui dis-je.
» Comment les hommes l'appeloient-

» ils sur la terre, et quel nom portoit-
» il parmi les Génies? » — « Je n'ai
» jamais lavé les pieds de mon père,
» dit Atala; je sais seulement qu'il
» vivoit avec une sœur à Saint-Au-
» gustin, et qu'il a toujours été fidèle
» à ma mère : Philippe étoit son nom
» parmi les anges, et les hommes le
» nommoient Lopez. »

« A ce mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au fracas des tonnerres. Serrant Atala sur mon cœur, comme si je l'eusse voulu étouffer, je m'écriai avec des sanglots interrompus. « O ma sœur,
» ô fille de Lopez! fille de mon bien-
» faiteur! » Atala effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble; mais quand elle sut que Lopez étoit cet

hôte généreux, qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie. »

« C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle, qui venoit nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Tous les combats d'Atala alloient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein et faire un mouvement extraordinaire ; déja je l'avois saisie, déja je m'étois enivré de son souffle, déja j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des foudres, je tenois mon épouse dans mes bras, au milieu des déserts, en présence de l'Éternel : pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours

sauvages! superbes forêts, qui agitiez toutes vos lianes et tous vos dômes, comme les rideaux et le ciel de notre couche ! pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen ! fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature ! n'étiez-vous donc qu'un vain appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs, la félicité d'un homme ! »

« Atala n'offroit plus qu'une foible résistance, je touchois au moment du bonheur; quand tout-à-coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit toute la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds ; nous fuyons pleins d'épouvante. O surprise !... dans le silence

qui succède à ce grand déchirement', nous entendons le son d'une cloche ! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche, il redouble ses cris, il arrive ; il hurle de joie à nos pieds : un vieux solitaire, portant une petite lanterne, le suit à travers la forêt. « La Providence soit » bénie ! s'écria-t-il, aussitôt qu'il » nous aperçut. Il y a bien long- » temps que je vous cherche ! Nous » sonnons ordinairement la cloche de » la mission pendant la nuit, et dans » les tempêtes, pour appeler les voya- » geurs, et à l'exemple de nos frères » des Alpes et du Liban, nous avons » appris à notre chien à découvrir les » étrangers égarés dans ces solitudes.

» Il vous a sentis dès le commencement
» de l'orage, et il m'a conduit ici,
» Bon Dieu ! comme ils sont jeunes !
» Pauvres enfans ! comme ils ont dû
» souffrir dans ce désert ! Allons ; j'ai
» apporté une peau d'ours, ce sera
» pour cette jeune femme ; voici un
» peu de vin dans notre calebasse :
» Que Dieu soit loué dans toutes ses
» œuvres ! sa miséricorde est bien
» grand et sa bonté est infinie. »

« Atala étoit déja aux pieds du religieux : « Chef de la prière, lui disoit-
» elle, je suis chrétienne ; c'est le ciel
» qui t'envoie ici pour me sauver. »
— Pour moi, je comprenois à peine l'hermite ; cette charité me sembloit si fort au-dessus de l'homme, que je croyois faire un songe. A la lueur de la petite lanterne, que tenoit le

religieux, j'entrevoyois sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau ; ses pieds, ses mains et son visage étoient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, » m'écriai-je enfin, quel cœur as-tu » donc, toi qui n'as pas craint d'être » frappé de la foudre ! » — « Craindre ! » répartit le père, avec une sorte de » chaleur ; craindre, lorsqu'il y a des » hommes en péril, et que je leur puis » être utile ! je serois donc un bien » indigne serviteur de Jésus-Christ ! » — « Mais sais-tu, lui dis-je, que je » ne suis pas chrétien ! » — « Jeune » homme, répondit l'hermite, vous » ai-je demandé votre religion ? Jésus- » Christ a-t-il dit : mon sang lavera » celui-ci, et non pas celui-là ? Il » est mort pour le juif et le gentil, » et il n'a vu dans tous les hommes

» que des frères et des infortunés.
» Ce que je fais ici pour vous, est
» fort peu de chose; et vous trouve-
» rez ailleurs bien d'autres secours;
» mais la gloire n'en doit point
» retomber sur les prêtres. Que som-
» mes-nous, foibles solitaires, sinon
» de grossiers instrumens d'une œu-
» vre céleste! et cependant quel
» seroit le soldat assez lâche pour
» reculer, lorsque son chef, la croix
» à la main, et le front couronné
» d'épines, marche devant lui au
» secours des hommes? »

« Ces paroles saisirent tout mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers néophytes, dit le mis-
» sionnaire, je gouverne dans ces
» forêts un petit troupeau de vos frères

» Sauvages. Ma grotte est assez près
» d'ici dans la montagne; venez vous
» réchauffer chez moi, vous n'y trou-
» verez pas les commodités de la vie,
» mais vous y aurez un abri; et il
» faut encore en remercier la Bonté
» divine, car il y a bien des hommes
» qui en manquent. »

LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leur pensée. A mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'appaiser dans mon sein, et l'orage même dans le ciel, sembloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent

bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchoit devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je donnois la main à Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou; il tenoit un bâton blanc dans la main droite. Sa taille étoit élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions; on voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les cicatrices

des passions étouffées par les vertus, et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parloit debout et immobile, ses yeux modestement baissés, son nez aquilin, sa longue barbe, avoient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe, par leur direction naturelle vers la terre : quiconque a vu, comme moi, le père Aubry, cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre. »

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lières et les giraumonds humides, que la pluie avoit abattus

des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre, qui servoit de table, un crucifix et le livre des chrétiens. »

« L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crême de noix dans un vase d'érable. »

« Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir sur un quartier de rocher, à l'entrée de la grotte.

Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandoit une vue immense sur le désert. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient ; les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre, brilloient encore dans le lointain ; au pied de la montagne un bois de pins tout entier, étoit renversé dans le vase, et les fleuves rouloient pêle-mêle, les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux, et les poissons morts, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des ondes. »

« Ce fut au milieu de cette scène imposante, qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur chrétien parut touché, et des larmes tombèrent sur sa

barbe. « Mon enfant, dit-il, à Atala, il » faut offrir vos souffrances à Dieu, » pour la gloire duquel vous avez » déja fait tant de choses : il vous » rendra le repos. Voyez fumer ces » forêts, sécher ces torrens, se dis- » siper ces nuages ; croyez-vous que » celui qui peut calmer une telle » tempête, ne pourra pas appaiser » les troubles du cœur de l'homme ? » Si vous n'avez pas de meilleure » retraite, ma chère fille, je vous » offre une cabane parmi le trou- » peau que j'ai eu le bonheur d'ap- » peler à Jésus-Christ. J'instruirai » Chactas, et je vous le donnerai » pour époux, quand il sera digne » de l'être. »

« A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de

joie, mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité; et je m'apperçus alors qu'il avoit les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. » Les barbares! s'écria-« t-elle. —

« Ma fille, reprit le père avec un doux » sourire, qu'est-ce que cela auprès de » ce qu'a enduré mon divin Maître? Si » les Indiens idolâtres m'ont affligé, » ce sont de pauvres aveugles que » Dieu éclairera un jour. Je les ché-» ris même davantage, en proportion » des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai » pu rester dans ma patrie, où j'étois » retourné, et où une illustre reine » m'a fait l'honneur de vouloir con-» templer ces foibles marques de mon » apostolat. Et quelle récompense

» plus glorieuse pouvois-je recevoir
» de mes travaux, que d'avoir obtenu
» du chef de notre religion, la per-
» mission de célébrer le divin sacri-
» fice, avec ces mains mutilées? Il
» ne me restoit plus, après un tel hon-
» neur, qu'à tâcher de m'en rendre
» digne, et je suis revenu dans ces dé-
» serts, consumer le reste de ma vie
» au service de mon Dieu. Il y a
» bientôt trente ans que j'habite cette
» solitude, et il y en aura demain
» vingt-deux que je suis établi dans
» ce rocher. Quand j'arrivai dans ces
» lieux, je n'y trouvai que des fa-
» milles vagabondes, dont les mœurs
» étoient féroces et la vie fort miséra-
» ble. Je leur ai fait entendre la parole
» de paix, et leurs mœurs se sont
» graduellement adoucies. Ils vivent

» maintenant rassemblés dans une » petite société chrétienne, au bas » de cette montagne. J'ai tâché, en » les instruisant dans la voie du » salut, de leur enseigner les pre- » miers arts de la vie ; mais sans les » porter trop loin, et en retenant » ces honnêtes gens dans cette sim- » plicité qui fait le bonheur. Pour » moi, craignant de les gêner, par » ma présence, je me suis retiré dans » cette grotte, où ils viennent me » consulter. C'est ici que loin des » hommes, j'admire Dieu dans la » grandeur de ces solitudes, et que » je me prépare à la mort que m'an- » noncent mes vieux jours. »

« En achevant ces mots, le Solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à

haute voix une prière à laquelle Atala répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards, dispersés par l'orage, alongeoient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes qui séchant à la brise du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues. »

« Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignoit dans les yeux, et dans les mouvemens de cette vierge; elle regardoit le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une cer-

taine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit : elle cherchoit le solitaire ; mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté de la nuit, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver : aimant à voir les forêts balancer leurs cîmes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala, que des marques passagères de lassitude ! »

« Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux

moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai toute humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérois, selon la religion de mon pays, que l'ame de quelque enfant, mort à la mamelle, seroit descendue sur cette fleur, dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma maîtresse. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, le chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la mission, tandis qu'Atala reposoit encore : j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant. »

« En descendant la montagne, j'apperçus des chênes où les génies sembloient avoir dessiné des traits mystérieux. L'hermite avoit lui-même tracé ces lignes : c'étoient des vers d'un ancien poëte appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poëte bien plus vieux encore, nommé Salomon. Il y avoit je ne sais quelle antique et mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse ; ce Solitaire qui les avoit gravés, et ces vieux chênes, qui au fond d'un désert lui servoient de livres.

« Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « il durera encore » plus que moi, me répondit le père,

» et aura toujours plus de valeur » que le peu de bien que j'ai fait. »

« Delà, nous arrivâmes à une gorge de vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, comme celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, mais leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle se plaît à imiter les ouvrages des hommes. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers. »

« Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes au milieu d'une autre merveille ; car nous marchions d'enchantement en enchantement : c'étoit le cimetière des Indiens de la mission, ou *les bocages de la mort*. L'hermite leur avoit permis d'ensevelir leurs morts à leur manière ; il avoit seulement sanctifié ce lieu par une croix (1). Le sol en étoit divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque lot faisoit à lui seul un petit bocage, qui

(1) Apparemment que le père Aubry avoit fait comme les Jésuites à la Chine, qui permettoient aux Chinois d'enterrer leurs parens dans leurs Jardins, selon leur ancienne coutume.

varioit selon le goût et le cœur de ceux qui l'avoient planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appeloit *le ruisseau de la paix*. Ce riant asyle des ames étoit fermé, à l'orient, par le pont, sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornoient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges, marbrés de vert, et ressemblant à de hautes colonnes, formoient un magnifique péristyle à ce beau temple de la mort. Dans ce bois régnoit un bruit solemnel, comme le sourd mugissement de l'orgue, sous les voûtes d'une église chrétienne ; mais lorsqu'on pénétroit au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes

des oiseaux qui célébroient à la mémoire des morts une fête éternelle. »

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verds, qui bordoient une de ces anciennes routes, que l'on trouve dans la solitude. Aussitôt que les Indiens apperçurent leur vieux pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux, et accoururent au-devant de lui. Les uns baisoient respectueusement sa robe; les autres aidoient ses pas chancelans; les mères élevoient leurs petits enfans dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandoit des larmes paternelles. Il s'informoit, en

marchant, de ce qui se passoit au village : il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là ; il parloit des moissons à recueillir ; des enfans à instruire ; des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours. »

« Ainsi escortés, nous arrivâmes jusqu'au pied d'une grande croix, qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit-là que le serviteur de Dieu avoit accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers Néophytes, » dit-il, en se tournant vers la foule, » il vous est arrivé un frère et une » sœur, et pour surcroît de bonheur, » je vois que la divine Providence a » épargné hier vos moissons : voilà » deux grandes raisons de la remercier. » Offrons-lui donc le divin sacrifice,

» et que chacun y apporte un recueil-
» lement profond, une foi vive, une
» reconnoissance infinie, et un cœur
» humilié. »

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche, d'écorce de mûriers, qu'il avoit apportée avec lui; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes, et le mystère commence au milieu du désert. »

« L'aurore paroissant derrière les montagnes, enflammoit le vaste orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme

de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion! ô magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous tombâmes la face contre terre, le grand mystère ne s'accomplit, et que Dieu ne descendit sur toutes les forêts, car je le sentis descendre dans mon cœur. »

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village, où j'admirai de nouveau les miracles de sa religion. Là, régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de

la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvroit une culture naissante; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçoit l'arbre de dix siècles. Par-tout on voyoit les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs, avec de longues chaînes, alloient mesurant le désert, et des arbitres établissoient les premières propriétés. L'oiseau cédoit son nid; le repaire de la bête féroce se changeoit en une cabane. On entendoit gronder des forges, et les coups de la coignée faisoient, pour la dernière fois, mugir des échos, qui alloient eux-mê-

mes expirer avec les arbres qui leur servoient d'asyle.

» J'errois avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par le souvenir d'Atala, et par les rêves de félicité, dont je berçois tout mon cœur. J'admirois le triomphe du christianisme sur la vie sauvage, je voyois l'homme se civilisant à la voix de la religion; j'assistois aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidèlement les moissons, les enfans et les cendres de l'homme. »

» Cependant on apporta un enfant au missionnaire qui le baptisa parmi deux jasmins en fleurs, au bord d'une

source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendoit aux bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin de la solitude. Le pasteur marchoit devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre et la fontaine, comme autrefois selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette petite procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux, suivoit de rocher en rocher son chef vénérable, représentoit à mon cœur attendri ces antiques migrations des premières familles des hommes, alors que Sem, avec ses enfans, s'avançoit à travers le monde désert, en suivant le soleil, qui marchoit devant lui. »

« Je voulus savoir du saint hermite, comment il gouvernoit ses enfans ; il me répondit avec une grande complaisance. « Je ne leur ai donné aucune » loi ; je leur ai seulement enseigné à » s'aimer, à prier Dieu, et à espérer » dans une meilleure vie : toutes les » loix du monde sont là-dedans. Vous » voyez au milieu du village une ca- » bane plus grande que les autres ; » elle sert de chapelle dans la saison » de pluies. On s'y assemble soir et » matin pour louer le Seigneur, et » quand je suis absent, c'est un an- » cien qui fait la prière ; car la vieil- » lesse est, comme la maternité, une » espèce de sacerdoce de la nature. » Ensuite on va travailler dans les » champs, et quoique les propriétés » soient divisées, afin d'apprendre

» l'économie sociale, les moissons » sont déposées dans des greniers » communs, pour maintenir la cha- » rité fraternelle. Quatre vieillards » distribuent avec égalité le produit » du labeur. Ajoutez à cela des céré- » monies religieuses et beaucoup de » cantiques, la croix où j'ai célébré » les mystères, l'ormeau sous lequel » je prêche dans les bons jours, nos » tombeaux tout près de nos champs » de bled, nos fleuves où je plonge » les petits enfans, et les saint Jean » du désert; vous aurez une idée » complète de ce royaume de Jésus- » Christ. »

« Les paroles du Solitaire me ravi- rent, et je sentis à l'instant la supé- riorité de cette vie stable, morale et

occupée sur la vie errante, inutile et oiseuse du Sauvage. »

« Ah ! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique, sans éprouver toute l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala sur ces bords, auroit rendu ma vie heureuse ! Là finissoient toutes mes courses ; là, avec une épouse adorée, inconnu des hommes, et cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurois passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert ! Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours ! Jouet coutinuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, long-temps exilé de mon pays, et n'y trouvant à mon retour

qu'une cabane en ruine, et des amis oubliés dans la tombe : telle devoit être la destinée de Chactas. »

Le Drame.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut du moins de courte durée, et le réveil m'attendoit à la grotte du Solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit, je sentis mon cœur se dissoudre, et il me sembla que les lauriers murmuroient tristement sur la montagne. En approchant de la grotte, je n'osois appeler la fille de Lopez. Mon imagination étoit également épouvantée, ou de la voix ou du silence, qui

succéderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous que le ciel accompagne » et fortifie ! pénétrez dans ces ombres, » et rendez-moi Atala ! »

« Qu'il est foible celui que les passions dominent ! qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, qu'il n'y en avoit dans toute la jeunesse de mon sein. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors, plein de terreur. Bientôt un foible murmure, semblable à des plaintes, sortit du fond du rocher et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant toutes mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne. . . . Esprits de

mes pères ! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux ! »

« Le Solitaire avoit allumé un flambeau de pin ; il le tenoit d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montroit pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front ; ses regards à demi-éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompit le premier : « Ceci, dit-il, ne sera qu'une fièvre

» occasionnée par la fatigue, et si » nous nous résignons à la volonté » de Dieu, il aura pitié de nous. »

« A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement du désespoir à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche. »

» Mon père, dit-elle d'une voix » affoiblie; en s'adressant au reli- » gieux, je touche au moment de la » mort. O Chactas! écoute sans trop » de désespoir le funeste secret que je » t'ai caché, pour ne pas te rendre » trop misérable, et pour obéir à ma » mère. Tâche de ne pas m'inter- » rompre par des marques d'une

» douleur, qui précipiteroient le peu
» d'instans que j'ai à vivre. J'ai beau-
» coup de choses à raconter, et pour-
» tant, aux battemens de ce cœur,
» qui se ralentissent. . . . à je ne sais
» quel fardeau glacé que mon sein
» soulève à peine, je sens que je ne
» me saurois trop hâter. »

Après quelques momens de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé
» presque avant que j'eusse vu la
» lumière. Ma mère m'avoit conçue
» dans le malheur; je fatiguois son
» sein, et elle me mit au monde avec
» de grands déchiremens d'entrailles :
» on désespéra de ma vie. Pour sauver
» mes jours, ma mère fit un vœu :
» Elle promit à la reine des anges que
» je lui consacrerois ma virginité, si

» j'échappois à la mort. . . Vœu fatal
» qui me précipite au tombeau ! »

« J'entrois dans ma seizième année,
» lorsque je perdis ma mère. Quelques
» heures avant de mourir, elle m'ap-
» pela au bord de sa couche. Ma fille,
» me dit-elle en présence d'un mis-
» sionnaire, qui consoloit ses derniers
» instans ; ma fille, tu sais le vœu
» que j'ai fait pour toi. Voudrois-tu
» démentir ta mère ? O mon Atala !
» je te laisse dans un monde qui n'est
» pas digne de posséder une chré-
» tienne, au milieu d'idolâtres, qui
» persécutent le Dieu de ton père et
» le mien, le Dieu qui, après t'avoir
» donné le jour, te l'a conservé par
» un second miracle. Eh ! ma chère
» enfant, en acceptant le voile des
» vierges, tu ne fais que renoncer

» aux soucis de la cabane, et aux
» funestes passions qui ont troublé
» le sein de ta mère ! Viens donc,
» ma bien-aimée ; viens, jure sur
» cette image de la mère du Sauveur,
» entre les mains de ce saint prêtre
» et de ta mère expirante, que tu ne
» me trahiras point à la face du ciel.
» Songe que je me suis engagée pour
» toi, afin de te sauver la vie, et que
» si tu ne tiens ma promesse, ce sera
» moins toi qui seras punie, que ta
» mère, dont tu plongeras l'ame dans
» des tourmens éternels. »

« O ma mère, pourquoi parlâtes-
» vous ainsi ! O religion qui fait à-la-
» fois mes maux et ma félicité ! qui
» me perd et me console ! Et toi,
» cher et triste objet d'une passion
» qui me consume jusques dans la

» bras de la mort, tu vois maintenant, ô Chactas! ce qui a fait la » rigueur de notre destinée!... Fondant en pleurs, et me précipitant » dans le sein maternel, je promis tout » ce qu'on me voulut faire promettre. » Le missionnaire prononça sur moi » les paroles redoutables, et me donna » le scapulaire qui me lie pour jamais. » Ma mère me menaça de sa malédiction, si jamais je rompois mes » vœux, et après m'avoir recommandé » un secret inviolable envers les » payens, persécuteurs de ma religion, elle expira, en me tenant » embrassée. »

« Je ne connus pas d'abord le » danger de mes sermens. Pleine » d'ardeur et véritable chrétienne, » fière du sang espagnol qui coule

» dans mon cœur, je n'apperçus
» autour de moi que des hommes
» indignes de ma main ; je m'ap-
» plaudis de n'avoir d'autre époux
» que le Dieu de ma mère.... Je te
» vis, jeune et beau prisonnier, je
» m'attendris sur ton sort ; je t'osai
» parler au bûcher de la forêt....
» Alors je sentis tout le poids de mes
» vœux. »

« Comme Atala achevoit de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà
» donc cette religion que vous m'avez
» tant vantée ! Périsse le serment qui
» m'enlève Atala ! périsse le Dieu
» qui contrarie la nature ! Homme !
» prêtre ! qu'es-tu venu faire dans
» ces forêts ?... »

« Te sauver ! dit le vieillard avec » une voix terrible, dompter tes » passions, et t'empêcher, blasphé- » mateur, d'attirer sur toi la colère » céleste ! Il te sied bien, jeune » homme, à peine entré dans la vie, » de te plaindre de tes douleurs ! Où » sont les marques de tes souffrances ? » où sont les injustices que tu as sup- » portées ? où sont tes vertus, qui » seules pourroient te donner quel- » ques droits à la plainte ? quel ser- » vice as-tu rendu ? quel bien as-tu » fait ? Eh ! malheureux ! tu ne » m'offres que des passions, et tu » oses accuser le ciel ! Quand tu » auras, comme le Père Aubry, passé » trente années exilé sur les monta- « gnes, tu seras moins prompt à juger » des desseins de la Providence, tu com-

» prendras alors que tu ne sais rien,
» que tu n'es rien, et qu'il n'y a point
» de châtiment si rigoureux, point
» de maux si terribles, que la chair
» corrompue ne mérite de souffrir. »

« Les éclairs qui sortoient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappoit sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendoient semblable à un Dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportemens. « Mon fils, me ré-
» pondit-il avec un accent si doux que
» le remords entra dans mon ame;
» mon fils, ce n'est pas pour moi-
» même que je vous ai réprimandé.
» Hélas ! vous avez raison, mon cher
» enfant; je suis venu faire bien peu
» de choses dans ces forêts, et Dieu
» n'a pas de serviteur plus indigne

» que moi. Mais, mon fils, le ciel ! » le ciel ! voilà ce qu'il ne faut ja- » mais accuser. Pardonnez-moi si je » vous ai offensé ; mais écoutons vo- » tre cœur. Il y a peut-être du re- » mède ; ne nous lassons point d'espé- » rer. Chactas, c'est une religion » bien divine que celle-là, qui a fait » une vertu de l'espérance. »

« Mon jeune ami, reprit Atala, » tu as été témoin de mes combats, et » cependant tu n'en as vu que la » moindre partie ; je te cachois le reste. » Non, l'esclave noir, qui arrose de » ses sueurs les sables ardens de la » Floride, est moins misérable que n'a » été Atala ! Te sollicitant à la fuite ; » et pourtant certaine de mourir si tu » t'éloignois de moi ; craignant de » fuir avec toi dans les déserts, et

» cependant haletant après l'ombrage
» des bois, et appelant à grands cris
» la solitude. . . . Ah ! s'il n'avoit
» fallu que quitter parens, amis,
» patrie ; si même (chose affreuse)
» il n'y eût eu que la perte de mon
» ame ! mais ton ombre, ô ma mère!
» ton ombre étoit toujours là, me
» reprochant ses tourmens. J'enten-
» dois tes plaintes, je voyois les
» flammes de l'enfer te consumer !....
» Mes nuits étoient arides et pleines
» de fantômes ; mes jours étoient dé-
» solés : la rosée du soir séchoit en
» tombant sur ma peau brûlante ; j'en-
» trouvrois mes lèvres aux brises, et
» les brises, loin de m'apporter la
» fraîcheur, s'embrâsoient du feu de
» mon souffle. Quel tourment de te
» voir sans cesse auprès de moi, loin de

» tons les hommes, dans de profondes
» solitudes, et de sentir entre toi et moi
» une barrière iuvincible! Passer ma
» vie à tes pieds, te servir comme
» ton esclave, apprêter ton repas et ta
» couche, dans quelque coin ignoré
» de l'univers, eût été pour moi le
» bonheur suprême : ce bonheur, j'y
» touchois, et je ne pouvois en jouir!
» Quel dessein n'ai-je point rêvé?
» quel songe n'est point sorti de ce
» cœur si triste? Quelquefois en atta-
» chant mes yeux sur toi, au milieu
» du désert, j'allois jusqu'à former des
» desirs aussi insensés que coupables.
» Tantôt j'aurois voulu être avec
» toi la seule créature vivante sur
» la terre; tantôt, sentant une divi-
» nité qui m'arrêtoit, dans mes hor-
» ribles transports, je desirois que

» cette divinité se fût anéantie,
» pourvu que serrée dans tes bras,
» j'eusse roulé d'abyme en abyme
» avec les débris de Dieu et du monde!
» A présent même . . . le dirai-je? à
» présent que l'éternité va m'englou-
» tir, que je vais paroître devant le
» Juge inexorable; au moment où,
» pour obéir à ma mère, je vois avec
» joie ma virginité dévorer ma vie;
» eh bien! par une affreuse contra-
» diction, j'emporte le regret de
» n'avoir pas été à toi! . . . »

» Ma fille, interrompit le mission-
» naire, votre douleur vous égare.
» Cet excès de passion auquel vous
» vous livrez est rarement juste: il
» n'est pas même dans la nature, et
» en cela il est moins coupable aux
» yeux de Dieu, parce que c'est

» plutôt quelque chose de faux dans
» l'esprit, que de vicieux dans le
» cœur. Il falloit donc éloigner de
» vous ces emportemens, qui ne sont
» pas dignes de votre innocence. Mais
» aussi, ma chère enfant, votre ima-
» gination impétueuse vous a trop
» alarmée sur vos vœux. La religion
» n'exige point de sacrifice plus qu'hu-
» main. Ses sentimens vrais, ses ver-
» tus tempérées sont bien au-dessus
» des sentimens exaltés et des vertus
» forcées d'un prétendu héroïsme.
» Si vous aviez succombé, eh bien !
» pauvre brebis égarée ! le bon
» Pasteur vous auroit cherchée, pour
» vous ramener au troupeau. Les
» trésors du repentir vous étoient
» ouverts : il faut des torrens de sang
» pour effacer les fautes aux yeux

» des hommes ; une seule larme suffit
» à Dieu. Rassurez-vous donc, ma
» chère fille, votre situation exige
» du calme ; adressons-nous à Dieu,
» qui guérit toutes les plaies de ses
» serviteurs. Si c'est sa volonté,
» comme je l'espère, que vous échap-
» piez à cette maladie, j'écrirai à
» l'évêque de Québec, qui a les pou-
» voirs nécessaires pour vous relever
» de vos vœux, qui ne sont que des
» vœux simples, et vous acheverez vos
» jours près de moi, avec Chactas
» votre époux. »

« A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi ! dit-elle, en joignant les deux » mains avec passion, il y avoit du

» remède ! Je pouvois être relevée de
» mes vœux ! — « Oui, ma fille, ré-
» pondit le père, et vous le pouvez
» encore. — Il est trop tard, il est
» trop tard, s'écria-t-elle ! Faut-il
» mourir, au moment que j'apprends
» que j'aurois pu être heureuse ! Que
» n'ai-je connu plutôt ce saint vieil-
lard ! Aujourd'hui de quel bonheur
» je jouirois ! avec toi, avec Chactas
» chrétien..... consolée, rassurée par
» ce prêtre auguste.... dans ce désert
» pour toujours !... Oh ! ç'eût été trop
» de félicité ! — « Calme-toi, lui dis-je
» en saisissant une des mains de l'in-
» fortunée, calme-toi, ce bonheur,
» nous allons le goûter : » — « Jamais !
» Jamais ! dit Atala. » — « Comment !
» répartis-je. — Tu ne sais pas tout !
» s'écria la vierge, c'est hier... pen-

» dant l'orage.... vous me pressiez....
» c'est votre faute.... J'allois violer
» mes vœux.... j'allois plonger ma
» mère dans les flammes de l'abyme;...
» Déja sa malédiction étoit sur moi;...
» déja je mentois au Dieu qui m'a
» sauvé la vie.... Quand tu baisois
» mes lèvres tremblantes, tu ne sa-
» vois pas! tu ne savois pas que tu
» n'embrassois que la mort!» — « O
» ciel, s'écria le missionnaire! chère
» enfant, qu'avez-vous fait?» — » Un
» crime! mon père, dit Atala, les
» yeux égarés; mais je ne perdois que
» moi, et je sauvais ma mère. »
— « Achève donc, m'écriai-je, plein
» d'épouvante; achève. — « Eh bien!
» dit-elle, j'avais prévu ma foiblesse;
» en quittant les cabanes, j'ai emporté
» avec moi..... — Quoi? repris-je

» avec horreur. » — « Un poison. . . . » dit le père. » — « Il est dans mon » sein ! » s'écria Atala.

« Le flambeau échappe à la main du solitaire, je tombe mourant près de la fille infortunée ; le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras paternels, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre. »

« Réveillons-nous ! réveillons-nous ! dit bientôt le courageux hermite, en allumant une lampe. « Nous perdons » des momens précieux ; intrépides » chrétiens, bravons les assauts de » l'adversité ; la corde au cou, la » cendre sur la tête, jetons-nous aux » pieds du Très-Haut, pour implo- » rer sa clémence, ou pour nous sou- » mettre à ses décrets. Peut-être est-

» il temps encore. . . Ma fille, vous » eussiez dû m'avertir hier au soir. »

« Hélas! mon père, dit Atala, je » vous ai cherché la nuit dernière; » mais le ciel, en punition de mes » fautes, vous a éloigné de moi. Tout » secours eût d'ailleurs été inutile; » car les Indiens mêmes, si habiles » dans les poisons, ne connoissent » point de remède à celui que j'ai » pris. O Chactas, juge de mon éton- » nement quand j'ai vu que le coup » n'étoit pas aussi subit que je m'y » attendois. Mon amour a redoublé » mes forces; mon ame n'a pu si vîte » se séparer de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublois le récit d'Atala; ce fut par ces emportemens qui ne sont connus que des Sauvages. Je me

roulai furieux sur la terre, en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans tout le calme de son cœur, et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion sublime lui fournissoit des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui, depuis quarante années, s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, me représentoit un grand holocauste fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur. »

« Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le

poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « touche » mes doigts, me disoit-elle, ne les » trouves-tu pas bien glacés? » Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur; ensuite elle ajoutoit : « Hier encore, mon bien-» aimé, ton seul toucher me faisoit » tressaillir, et voilà que je ne sens » plus ta main... je n'entends presque » plus ta voix; les objets de la grotte » disparoissent tour-à-tour.... N'est-» ce pas les oiseaux qui chantent? » Le soleil doit se coucher à pré-

» sent.... Chactas ! ses rayons se-
» ront bien beaux au désert, sur ma
» tombe. »

» Atala s'appercevant que ces paroles nous faisoient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons
» amis ; je suis bien foible ; mais peut-
» être que je vais devenir plus forte !..
» Cependant mourir si jeune ! tout-
» à-la-fois ! quand mon cœur étoit si
» plein de vie !... Chef de la prière,
» aie pitié de moi, soutiens-moi.
» Crois-tu que ma mère soit con-
» tente, et que Dieu me pardonnera
» ce que j'ai fait ? »

« Ma fille, répondit le bon religieux, en versant des larmes, et les essuyant avec ses doigts tremblans et mutilés; « ma fille, tous vos mal-
» heurs viennent de votre ignorance ;

» c'est votre éducation sauvage et
» le manque d'instruction nécessaire
» qui vous ont perdue ; vous ne sa-
» viez pas qu'une chrétienne ne peut
» disposer de sa vie. Consolez-vous
» donc, ma chère brebis ; Dieu vous
» pardonnera, à cause de la sim-
» plicité de votre cœur. Votre mère
» et l'imprudent missionnaire qui
» la dirigeoit, ont été plus coupa-
» bles que vous ; ils ont passé leurs
» pouvoirs, en vous arrachant un
» vœu indiscret ; mais que la paix du
» Seigneur soit avec eux. Vous offrez
» tous trois un terrible exemple des
» dangers de l'enthousiasme, et du
» défaut de lumières, en matière de
» religion. Rassurez-vous, mon en-
» fant ; celui qui sonde les reins et
» les cœurs, vous jugera sur vos in-

» tentions qui étoient pures, et non
» sur votre action qui est condam-
» nable. »

» Quant à la vie, si le moment est
» arrivé de vous endormir au Sei-
» gneur; ah! ma chère enfant, que
» vous perdez peu de choses, en per-
» dant ce monde! Malgré la solitude
» où vous avez vécu, vous avez connu
» les chagrins, que penseriez-vous
» donc si vous eussiez été témoin des
» maux de la societé; si en abordant
» sur les rivages de l'Europe, votre
» oreille eût été frappée de ce long
» cri de douleur, qui s'élève de cette
» vieille terre! L'habitant de la ca-
» bane, et celui des palais, tout
» souffre, tout gémit ici-bas : les
» reines ont été vues pleurant, comme
» des simples femmes, et l'on s'est

» étonné de la quantité de larmes que
» contiennent les yeux des rois ! »

« Est-ce votre amour que vous re-
» grettez ? Ma fille, il faudroit autant
» pleurer un songe. Connoissez-vous
» le cœur de l'homme, et pourriez-
» vous compter les inconstances de
» son desir ? Vous calculeriez plutôt
» le nombre des vagues que la mer
» roule dans une tempête. Atala ! les
» sacrifices, les bienfaits ne sont pas
» des liens éternels : un jour, peut-
» être, le dégoût fût venu avec la
» satiété, le passé eût été compté pour
» rien, et l'on n'eût plus apperçu que
» les inconvéniens d'une union pauvre
» et méprisée. Sans doute, ma fille, les
» plus belles amours furent celles de
» cet homme et de cette femme, sortis
» de la main du Créateur. Un paradis

» avoit été formé pour eux ; ils étoient
» innocens et immortels. Parfaits de
» l'ame et du corps, ils se convenoient
» en tout ; Ève avoit été créée pour
» Adam, et Adam pour Ève. S'ils
» n'ont pu toutefois se maintenir dans
» cet état de bonheur, quels couples
» le pourront après eux ? Je ne vous
» parlerai point des mariages des pre-
» miers nés des hommes, de ces unions
» ineffables, alors que la sœur étoit
» l'épouse du frère, que l'amour et
» l'amitié fraternelle se confondoient
» dans le même cœur, et que la pu-
» reté de l'une augmentoit les délices
» de l'autre. Toutes ces unions ont
» été troublées ; la jalousie s'est glis-
« sée à l'autel de gazon où l'on im-
» moloit le chevreau ; elle a régné
» sous la tente d'Abraham, et dans

» ces couches mêmes, où les patriar-
» ches goûtoient tant de joie, qu'ils
» oublioient la mort de leurs mères.
» Vous seriez-vous donc flattée, mon
» enfant, d'être plus innocente et
» plus heureuse dans vos liens, que
» ces saintes familles dont Jésus-
» Christ a voulu descendre ? Je vous
» épargne les détails des soucis du
» ménage, les disputes, les reproches
» mutuels, les inquiétudes et toutes
» ces peines secrètes, qui veillent
» sur l'oreiller du lit conjugal. La
» femme renouvelle ces douleurs
» chaque fois qu'elle est mère, et
» elle se marie en pleurant. Que de
» maux dans la seule perte d'un nou-
» veau-né, à qui l'on donnoit le lait,
» et qui meurt sur votre sein ! La
» montagne a été pleine de gémis-

» semens, rien ne pouvoit consoler
» Rachel, parce que ses fils n'étoient
» plus. Ces amertumes attachées aux
» tendresses humaines sont si fortes,
» qu'on vient de voir de grandes
» dames, aimées par des rois, quitter
» la cour, pour s'ensevelir dans des
» cloîtres, et mutiler cette chair ré-
» voltée, dont les plaisirs ne sont
» que des douleurs.

« Mais peut-être direz-vous que ces
» derniers exemples ne vous regardent
» pas, que toute votre ambition se ré-
» duisoit à vivre dans une obscure ca-
» bane avec l'homme de votre choix;
» que vous cherchiez moins les dou-
» ceurs de l'hymen, que les charmes
» de cette folie que la jeunesse appelle
» amour : illusion, chimère, vanité,
» rêve d'une imagination blessée ! Et

» moi aussi, ma fille, j'ai connu les » orages du cœur; cette tête n'a pas » toujours été chauve, ni ce sein aussi » tranquille qu'il vous le paroît au- » jourd'hui. Croyez-en mon expé- » rience: si l'homme, constant dans ses » affections, pouvoit sans cesse fournir » à un sentiment renouvelé sans cesse, » sans doute la solitude et l'amour » l'égaleroient à Dieu même; car ce » sont là les deux éternels plaisirs du » grand Être. Mais l'ame de l'homme » se fatigue, et jamais elle n'aime » long-temps le même objet avec plé- » nitude. Il y a toujours quelques » points par où deux cœurs ne se tou- » chent pas, et ces points suffisent à » la longue, pour rendre la vie insup- » portable. »

« Enfin, ma chère fille, le grand

» tort des hommes, dans leur songe
» de bonheur, est d'oublier cette in-
» firmité de la mort attachée à leur
» nature ; il faut finir, il faut se dis-
» soudre. Tôt ou tard, quelle qu'eût été
» votre félicité, ce beau visage se fût
» changé en cette figure uniforme,
» que le sépulcre donne à la famille
» d'Adam ; et l'œil même de Chactas
» n'auroit pu vous reconnoître entre
» vos sœurs de la tombe. L'amour
» n'étend point son empire sur les vers
» du cercueil. Que dis-je ? (ô vanité
» des vanités !) que parlé-je de la
» puissance des amitiés de la terre ?
» Voulez-vous, ma chère fille, en
» connoître l'étendue ? Si un homme
» revenoit à la lumière, quelques an-
» nées après sa mort, je doute qu'il
» fût revu avec joie, par ceux-là mêmes

» qui ont versé le plus de larmes à sa
» mémoire ; tanton forme vîte d'autres
» liaisons ! tant on prend facilement
» d'autres habitudes ! tant l'incons-
» tance est naturelle à l'homme ! tant
» notre vie est peu de chose, même
» dans le cœur de nos amis !

« Remerciez donc la bonté divine,
» ma chère fille, qui vous retire si vîte
» de cette vallée de misère. Déja le vê-
» tement blanc et la couronne écla-
» tante des vierges, se préparent pour
» vous dans les nuées ; déja j'entends
» la Reine des anges qui vous crie :
» Venez, ma digne servante, venez,
» ma colombe, venez vous asseoir sur
» un trône de candeur, parmi toutes
» ces filles qui ont sacrifié leur beauté
» et leur jeunesse au service de l'hu-
» manité, à l'éducation des enfans,

» et aux chefs-d'œuvre de la péni-
» tence. Venez, rose mystique, vous
» réunir à Jésus-Christ. Ce cercueil,
» lit nuptial que vous vous êtes
» choisi, ne sera point trompé par
» votre céleste époux, et ses embras-
» semens ne finiront jamais. »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents, et répand le calme dans le ciel embelli, ainsi la parole paisible du vieillard appaisa les passions soulevées dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parloit de ma mère, de ma patrie, et cherchoit à me distraire de la douleur présente,

en réveillant en moi d'autres souvenirs; elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours » malheureux, disoit-elle : si le ciel » t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement pour te rendre plus compatissant aux maux des autres. Le » cœur, ô Chactas ! est comme ces » sortes d'arbres qui ne donnent leur » baume pour les blessures des hommes, que lorsque le fer les a blessés » eux-mêmes. »

« Lorsqu'elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, et cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver; et tour-à-tour, consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort. »

« L'hermite redoubloit de zèle, à

mesure que nous étions plus malheureux; tous ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. Toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient, sans doute, attentifs à cette scène où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort. »

« Elle triomphoit cette religion divine, et l'on s'appercevoit de sa victoire, à une sainte mélancolie qui succédoit dans nos cœurs aux premiers

transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit : « Fils » d'Outalissi, te rappelles-tu cette » première nuit où tu me pris pour » la vierge des dernières amours ? O » singulier présage de notre destinée ! » — Elle s'arrêta, puis elle reprit : « Quand je songe que je te » quitte pour toujours, mon cœur » fait un tel effort pour revivre, que » je me sens presque le pouvoir de » me rendre immortelle à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que votre » volonté soit faite ! » Atala se tut pendant quelques instans. Ensuite elle

ajouta : « Il ne me reste plus qu'à » vous demander pardon des maux » que je vous ai causés. Je vous ai » beaucoup tourmenté par mon or- » gueil et mes caprices. Chactas, un » peu de terre jeté sur mon corps va » mettre tout un monde entre vous et » moi, et vous délivrer pour toujours » du poids de mes infortunes. »

« Vous pardonner, répondis-je, » noyé de larmes, n'est-ce pas moi » qui ai causé tous vos malheurs ? » — « Mon ami, dit-elle en m'inter- » rompant, vous m'avez rendue très- » heureuse; et si j'étois à recommen- » cer la vie, je préférerois encore le » bonheur de vous avoir aimé quel- » ques instans dans un exil infortuné, » à toute une vie de repos dans ma » patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit, les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errans cherchoient à toucher quelque chose, elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix : elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Qnand je te parlai pour la pre-
» mière fois auprès du bûcher, tu vis
» cette croix briller à la lueur du feu
» sur mon sein ; c'est le seul bien que
» possède Atala. Lopez, ton père et
» le mien, l'envoya à ma mère, à ma
» naissance. Reçois donc de moi cet
» héritage, ô mon frère ! conserve-le
» en mémoire de mes malheurs. Tu
» auras recours à ce Dieu des infor-

» tunés dans les chagrins de ta vie, et
» tu donneras peut-être une larme à
» ton amante. Chactas, j'ai une der-
» nière prière à te faire ! Ami, notre
» union ne pouvoit être que courte
» sur la terre; mais il est après cette
» vie, une plus longue vie. Qu'il se-
» roit affreux d'être séparé de toi pour
» jamais ! Je ne fais que te devancer
» aujourd'hui, et je te vais attendre
» dans l'empire céleste. Si tu m'as
» aimée, jeune idolâtre, fais-toi ins-
» truire dans la religion chrétienne,
» qui prépara notre éternelle réunion.
« Elle fait sous tes yeux un grand
» miracle, cette religion divine, puis-
» qu'elle me rend capable de te quit-
» ter sans mourir dans les angoisses
» du désespoir. Cependant, Chactas,
» je ne veux de toi qu'une simple

» promesse ; je sais trop ce qu'il en
» coûte, pour te demander un ser-
» ment. Peut-être ce vœu te sépare-
» roit-il de quelque femme plus heu-
» reuse que moi. . . . t'aimera-t-on
» comme Atala ?... O ma mère, par-
» donne à ta fille égarée ! ô Vierge,
» retenez votre courroux ! je retombe
» dans mes foiblesses, et je te dérobe,
» ô mon Dieu ! des pensées qui ne
» devroient être que pour toi ! »

« Navré de douleur, et poussant des sanglots comme si ma poitrine s'alloit briser, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte, « Il est temps, s'écria-t-il, il est » temps d'appeler Dieu ici ! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête aux pieds d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret, où étoit renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie : il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes ; et lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne. »

« Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les

yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche; ses lèvres s'entr'ouvrirent et vinrent, avec respect, chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée; il en frotte les tempes d'Atala; il regarde un moment la fille mourante, et tout-à-coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, ame chrétienne, et » allez rejoindre votre Créateur. » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, en regardant le vase où étoit l'huile sainte : « Mon père! ce remède » rendra-t-il la vie à Atala? — « Oui, » mon fils, dit le vieillard, en tom- » bant dans mes bras, « la vie éter- » nelle! » —Atala venoit d'expirer. »

DANS cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondoient, et sa voix ne laissoit échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala : « Le voilà, s'écria-t-il, ce » gage de l'adversité ! O René ! ô mon » fils ! tu le vois ; et moi, je ne le » vois plus ! Dis-moi, après tant » d'années, l'or n'en est-il point al- » téré ? N'y vois-tu point la trace de » mes larmes ? Pourrois-tu reconnoî- » tre l'endroit qu'une sainte a touché » de ses lèvres ? Comment Chactas » n'est-il point encore chrétien ? » Quelles frivoles raisons de politi- » que et de patrie, l'ont jusqu'à pré- » sent retenu dans les erreurs de ses

» pères ? Non ! je ne veux pas tarder
» plus long-temps. La terre me crie :
» — quand donc descendras-tu dans
» la tombe, et qu'attends-tu pour
» embrasser une religion divine ?
» — O terre ! vous ne m'attendrez
» pas long-temps ! et aussitôt qu'un
» prêtre aura rajeuni dans l'onde
« cette tête blanchie par les chagrins,
» j'espère me réunir à Atala : mais
« achevons ce qui me reste à conter
» de mon histoire. »

LES FUNÉRAILLES.

« Je n'essayerai point, ô René ! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon ame, lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en

reste ! il faudrait que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune, qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky ; l'Ohio, qui porte maintenant nos pirogues, suspendra le cours de ses ondes, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala. Pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'hermite.

En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre, il se contentoit de me dire, « Mon fils, c'est la volonté de Dieu, » et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné,

si je ne l'eusse éprouvé moi-même. »

« La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur du Très-Haut, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisais répandre. « Mon père, lui dis-je, c'en est trop; » que les passions d'un jeune homme » ne troublent plus la paix de tes » jours. Laisse-moi emporter les » restes de mon amante; je les ense- » velirai dans quelque coin du dé- » sert, et si je suis encore condamné » à la vie, je tâcherai de me rendre » digne de ces noces éternelles, qui » m'ont été promises par Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie; il s'écria: « O sang de Jésus-Christ! sang de » mon divin maître, je reconnois-là

» tes mérites ! tu sauveras sans » doute ce jeune homme. O mon » Dieu ! achève ton ouvrage. Rends » la paix à cette ame troublée, et ne » lui laisses de ses malheurs, que » d'utiles et humbles souvenirs. »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de mon amante ; mais il me proposa de faire venir la mission, et d'enterrer la fille de Lopez, avec toute la pompe chrétieune ; je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les » vertus d'Atala, lui dis-je, ont été in- » connus des hommes, que sa tombe, » creusée furtivement par ta main et » par la mienne, partage cette obscu- » rité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever de l'aurore pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des

bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte. »

« Vers le soir, nous transportâmes ces précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnoit vers le nord. L'hermite les avoit roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère ; c'était le seul bien qui lui restât de son ancienne patrie, et depuis long-temps il le destinoit à son propre tombeau. Atala étoit couchée sur un gazon de sensitives de montagnes ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étoient découverts. On voyoit dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée ; . . . celle-là même que j'avois déposée sur le lit de la vierge pour la rendre féconde ! Ses lèvres, comme

un bouton de rose, cueilli depuis deux aurores, sembloient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on voyoit quelques veines bleues; ses beaux yeux étoient fermés, ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressoient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux étoit passé à son cou. Elle paroissoit enchantée par l'ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste; et quiconque eût ignoré que cette vestale eût joui de la lumière, auroit pu la prendre pour la statue de la virginité endormie. »

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit; j'étois assis en silence au chevêt du lit funèbre de mon Atala.

Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante ! que de fois je m'étois penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté. »

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale, qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois, ce grand secret de la mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes, et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeoit un rameau fleuri dans une onde consacrée, puis secouant la branche humide, il

parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétoit sur un air antique quelques vers d'un vieux poëte nommé Job ; il disoit :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai » séché comme l'herbe des champs. »

« Pourquoi la lumière a-t-elle été » donnée à un misérable, et la vie à » ceux qui sont dans l'amertume du » cœur. »

« Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée, alloit roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tous les échos, de tous les torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de la Vir-

ginie, la chûte d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appeloient les voyageurs, se mêloient à ces chants funèbres, et l'on croyoit entendre, dans les bocages de la mort, le cœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du solitaire. »

« Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers crioient sur les rochers, et les martres rentroient dans le creux des ormes ; c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'hermite marchoit devant portant une bêche : nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit

une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux; souvent pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils!... il auroit fallu voir un jeune Sauvage et un vieil hermite chrétien, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille, dont le corps étoit étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent. »

« Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son

lit d'argile. Hélas ! j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière, et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala ; ensuite je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps. Je vis graduellement disparoître les traits de mon amante, et ses graces se cacher sous le rideau de l'éternité : son sein surmonta quelque temps la terre noircie, comme un lis blanc sort du milieu d'une sombre argile. « Lopez ! m'é-» criai-je alors, vois ton fils inhu-» mer sa sœur ? » Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil. »

» Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avois formé de me fixer près de

lui. Le saint, qui connoissoit merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils » d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, » je vous ai sollicité de demeurer » dans ces déserts ; mais à présent » votre sort est changé, vous vous » devez à votre patrie. Croyez-moi, » mon fils, les douleurs ne sont point » éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles » finissent, parce que le cœur de » l'homme est fini ; et c'est une de nos » grandes misères, que nous ne som- » mes pas même capables d'être long- » temps malheureux. Retournez au » Meschacebé ; allez consoler votre » mère, qui vous pleure tous les jours, » et qui a besoin de votre appui. » Faites-vous instruire dans la reli-

» gion de votre chère Atala, lorsque » vous en trouverez l'occasion, et » souvenez-vous que vous lui avez » promis d'être vertueux et chré- » tien. Moi je veillerai ici sur le » tombeau de votre sœur.... Partez, » mon fils : Dieu, l'ame de votre » amante, et la pensée de votre vieil » ami de la montagne vous suivront » au désert. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes ; je passai au tombeau d'Atala. Je fus surpris d'y trouver une petite croix, qui se

montroit au-dessus de la mort, comme on apperçoit encore le mât d'un vaisseau, qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire étoit venu prier au tombeau pendant la nuit. Cette marque d'amitié et de religion de la part du vieillard, fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois mon amante; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre, fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère revêrie. O René! c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets. Eh! mon enfant, qui ne les a point faites ces réflexions! Je

ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers, mes ans le disputent à ceux de la corneille. Et bien ! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été déçu dans ses rêves de félicité ; point de cœur qui n'entretint une plaie cachée : le cœur le plus serein, en apparence, ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface vous en paroît calme et pure ; mais quand vous regardez au fond du bassin tranquille, vous appercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses ondes. »

« Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain au premier cri du pélican,

je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne dont je voulois m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'ame d'Atala ; trois fois le génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'hermite qui se rendoit à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix dans cette terre étran-» gère, fille trop malheureuse ! Pour » prix de ton amour, de ton exil et » de ta mort, tu vas être abandonnée, » même de Chactas ! » Alors versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez ; alors je m'arrachai de ces lieux solitaires, laissant au

pied du pompeux monument de la nature, un monument encore plus auguste : l'humble tombeau de la vertu.

ÉPILOGUE.

CHACTAS, fils d'Outalissi, le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfans ; et moi, voyageur aux terres lointaines, je t'ai fidèlement rapporté, lecteur, ce que les Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit bien des choses : le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur ; la religion, première législatrice du Sauvage, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance, et au véritable esprit de l'évangile ; les combats des

passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restoit à savoir. Je demandois ce qu'étois devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvoit dire. Je l'aurois toujours ignoré, et toi aussi, lecteur, si la Providence qui conduit tout, ne m'avoit découvert ce que je cherchois. Voici comme la chose se passa :

J'avois parcouru les rivages du Meschacebé, qui formoient au midi les magnifiques barrières de la Nouvelle-France, et j'étois curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étois arrivé tout près de cette chûte, dans l'ancien pays des Agonnonsioni (1), lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'apperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Attendri par ce spectacle, je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disoit :

« Si tu étois resté parmi nous, » cher enfant, comme ta main eût » bandé l'arc avec grâce ! D'un bras

(1) Les Iroquois.

» nerveux, tu aurois saisi l'ours en
» fureur, et tu aurois défié sur le
» sommet de la montagne, l'élan le
» plus léger à la course. Blanche
» hermine du rocher! si jeune être
» allé dans le pays des ames! Com-
» ment feras-tu pour y vivre? Ton
» père n'y est point, pour t'y nourrir
» de sa chasse; tu auras froid, et
» aucun esprit ne te donnera des
» peaux pour te couvrir. Oh! il faut
» que je me hâte de t'aller rejoindre,
» pour te chanter des chansons, et te
» présenter mon sein. »

Et la jeune mère, après cette oraison funèbre, à la façon des déserts, chantoit d'une voix tremblante, balançoit l'enfant sur ses genoux, humectoit ses lèvres du lait maternel, et prodiguoit à la mort, tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme vouloit faire sécher le corps de son enfant sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle commença aussitôt la tendre et religieuse cérémonie : elle dépouilla son fils, et respirant quelques instans sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils! charmante ame ! » ton père t'a créée jadis sur mes » lèvres par un baiser : hélas ! les miens » n'ont pas le pouvoir de te donner » une seconde naissance !» — Ensuite elle découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'étoit réservé le souffle qui donne la vie. »

« Elle se leva, et chercha des yeux dans le désert embelli par l'aurore,

quelque arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhaloit les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs; de l'autre, elle y plaça le corps de son enfant. Laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps pénétrés de la substanse éthérée, enfoncés sous des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elle sur la même branche, où le rossignol a bâti son nid et fait

entendre sa plaintive mélodie; ces corps ainsi exposés ont perdu toute la laideur du sépulcre. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux; le charme redouble encore : arbre américain, qui portant des corps dans tes rameaux, les éloignes du séjour des hommes, en les rapprochant de celui de Dieu, je me suis arrêté en extase sous ton ombre! Dans ta sublime allégorie, tu me montrois l'arbre de la vertu : ses racines croissent dans la poussière de ce monde; sa cîme se perd dans les étoiles du firmament, et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme, voyageur sur ce globe, puisse monter de la terre au ciel.

Or, la mère ayant mis son enfant sur l'arbre, arracha une boucle de ses cheveux, et la suspendit au feuillage, tandis que le souffle de l'aurore balançoit dans son dernier sommeil, celui qu'une main maternelle avoit tant de fois endormi à la même heure, dans un berceau de mousse. Dans ce moment, je marchai droit à la femme; je lui imposai les deux mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleurs. Ensuite, sans nous parler, nous prîmes chacun un rameau, et nous nous mîmes à écarter les insectes, qui bourdonnoient autour du corps de l'enfant. Mais nous nous donnâmes de garde d'effrayer une colombe, dont le nid étoit voisin, et qui venoit de temps en temps dérober un cheveu à l'enfant, pour coucher

plus mollement ses petits. L'Indienne lui disoit : « colombe, si tu n'es pas » l'ame de mon fils qui s'est envolée, » tu es, sans doute, une mère qui » cherche quelque chose pour faire » un berceau. Prends de ces che- » veux, que je ne laverai plus dans » l'eau d'esquine; prends-en pour » coucher tes petits : puisse le grand » Esprit te les conserver ! »

Cependant la mère pleuroit de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha, et dit : « Fille de » Céluta, retire notre enfant, nous ne » séjournerons pas plus long-temps » ici, et nous partirons au premier so- » leil. » — Je dis alors : « Frère, je te » souhaite un ciel bleu, beaucoup de » chevreuils, un manteau de castor,

» et l'espérance ; tu n'es donc pas de » ce désert ? — Non, répondit le jeune » homme ; nous sommes des exilés, » et nous allons chercher une patrie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc, il abattoit la tête des fleurs. Je vis qu'il y avoit des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Le jeune couple regardoit l'enfant et sourioit ; c'étoit comme des pleurs. Alors je dis : « voulez-vous me permettre d'allumer » votre feu cette nuit ? » — « Nous » n'avons point de cabanes, reprit » le guerrier ; si vous voulez nous » suivre, nous campons au bord de » la chûte. » — « Je le veux bien,

» répondis-je, » et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière de Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario, sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, et au moment de la chûte, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chûtes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se pré-

cipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre; puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on diroit d'une colonne d'eau du déluge. Des arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abyme; l'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écnme, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrâsement. Des pins; des noyers sauvages, des rochers taillés en formes du fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abyme, les cadavres des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplois ce spectacle, l'Indienne et son époux m'avoient quitté. Je les cherchai en remontant le long du fleuve au-dessus de la chûte, et je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil : ils étoient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossemens humains, enveloppés dans des peaux de bêtes. Etonné de tout ce que je voyois depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que tout » ceci, ma sœur? » Elle me répondit : « Mon frère, c'est la terre de » la patrie ; ce sont les os de nos » aïeux, qui nous suivent dans notre » retraite. » — « Et comment, m'é- » criai-je, avez-vous été réduits à un

» tel malheur ? » — « La fille de Celuta répondit : « Nous sommes les » restes des Natchez. Après le grand » massacre que les François firent » de notre nation pour venger leurs » frères, ceux de nos frères qui échap- » pèrent aux vainqueurs, trouvèrent » un asyle chez les Chikassas nos » voisins. Nous y sommes demeurés » assez long-temps tranquilles ; mais » il y a sept lunes, que les blancs de » la Virginie se sont emparés de nos » terres, en disant qu'elles leur ont » été données par un roi d'Europe. » Nous avons levé les yeux au ciel, et » chargés des cendres de nos aïeux, » nous avons pris notre route à travers » le désert. Je suis accouchée dans la » marche, et comme mon lait étoit » mauvais, à cause de la douleur, il a

» empoisonné mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure; je pleurois aussi. »

Or, je dis bientôt : « Ma sœur, » adorons le grand Esprit, tout ar- » rive par son ordre; les misérables » ne le seront pas toujours, et il y a » un lieu où ils ne pleureront plus. » Si je ne craignois d'avoir la langue » aussi légère que celle d'un blanc, » je vous demanderais si vous avez » entendu parler de Chactas le Nat- » ché?» — A ces mots l'Indienne me regarda, et me dit : « Qu'est-ce qui » vous a parlé de Chactas le Natché! » Je répondis : « C'est la sagesse. » L'Indienne reprit : » Je vous dirai ce que » je sais, parce que vous avez éloigné » les mouches du corps de mon fils, et » que vous venez de dire de belles pa-

» role sur le grand Esprit. Je suis la
» fille de la fille de René, l'Européen,
» que Chactas avait adopté. Chactas,
» qui avoit reçu le baptême, et René
» mon aïeul, ont péri dans le massa-
» cre. » — « L'homme va toujours de
» douleur en douleur, répondis-je en
» m'inclinant. Vous pourriez donc
» aussi m'adprendre des nouvelles du
» père Aubry ? » — « Il n'a pas été plus
» heureux que Chactas, dit l'Indienne.
» Nous avons su que les Chéroquois,
» ennemis des François, avoient pé-
» nétré à la mission ? ils y furent
» conduits par le son de la cloche
» qu'on sonnoit pour secourir les
» voyageurs. Le père Aubry se pou-
» voit sauver ; mais il ne voulut pas
» abandonner ses enfans dans le mal-
» heur, et il demeura pour les en-

» courager à mourir par son exem-
» ple. Il fut brûlé avec de grandes
« tortures ; jamais on ne put tirer de
» lui un cri qui tournât au déshon-
» neur de son Dieu, ou de sa patrie.
» Il ne cessa, durant tout le sup-
» plice, de prier pour ses bourreaux,
» et de compatir au sort des victimes,
» qu'il voyoit autour de lui. Desirant
» d'arracher une marque de foiblesse
» à ce guerrier des armées célestes,
» les Chéroquois amenèrent devant
» lui un Sauvage chrétien, qu'ils
» avoient horriblement mutilé. Mais
» ils furent bien surpris, quand ils
» virent le jeune homme se jeter à
» genoux, et baiser les plaies du vieil
» hermite qui lui criοit, avec un front
» serein : « mon enfant ! nous avons
» été mis en spectacle, au monde,

» aux anges, et aux hommes. » Les
» Indiens furieux lui plongèrent un
» fer rouge dans la gorge, pour l'em-
» pêcher de parler. Alors ne pouvant
» plus consoler les hommes, il ex-
» pira. »

« On dit que les Chéroquois, tout
» accoutumés qu'ils étoient à voir des
» Sauvages souffrir avec constance,
» ne purent s'empêcher d'avouer qu'il
» y avoit dans l'humble courage du
» père Aubry, quelque chose qui leur
» étoit inconnu, et qui surpassoit
» tous les courages de la terre. Plu-
» sieurs d'entre eux, frappés de cette
» mort, se sont faits chrétiens. »

« Quelques années après, Chactas,
» à son retour de la terre des blancs,
» ayant appris les malheurs du chef
» de la prière, partit pour aller re-

» cueillir ses cendres et celles d'Atala.
» Il traversa le désert et arriva à
» l'endroit où étoit située la mission,
» mais il put à peine le reconnoître.
» Le lac s'étoit débordé, et la savane
» étoit changée en un marais impra-
» ticable : le pont naturel, en s'écrou-
» lant, avoit enseveli sous ses débris
» le tombeau d'Atala et les bocages
» de la mort. Chactas erra long-temps
» dans ces lieux : il visita la grotte du
» solitaire, qu'il trouva remplie de
» ronces et de framboisiers, et dans
» laquelle une biche allaitoit son faon;
» il s'assit sur le rocher de la veillée
» de la mort, où il ne vit que quelques
» plumes tombées de l'aile de l'oiseau
» de passage. Tandis qu'il y pleuroit
» en silence, le serpent familier du
» missionnaire sortit des broussailles

» voisines, et vint s'entortiller à ses
» pieds. Il caressa et réchauffa dans
» son sein ce vieil ami, resté seul
» au milieu de ces ruines. Le fils d'Ou-
» talissi a raconté que plusieurs fois,
» à l'entrée de la nuit, il apperçut
» l'ombre d'Atala et celle du père
» Aubry dans ces solitudes. Ces vi-
» sions le remplirent d'une religieuse
» frayeur, et d'une joie triste. Après
» avoir cherché inutilement le tom-
» beau de l'hermite, et essayé en
» vain de découvrir celui d'Atala, il
» étoit près d'abandonner ces lieux,
» lorsque la biche de la grotte se mit
» à bondir devant lui. Elle s'arrêta au
» pied de la grande croix de la mission.
» Cette croix étoit alors à moitié en-
» tourée d'eau; son bois étoit rongé
» de mousse, et l'oiseau du désert

» aimoit à se pencher sur ses branches
» antiques. Chactas jugea que la biche
» reconnoissante l'avoit conduit au
» tombeau de son hôte. Il creusa sous la
» roche, qui jadis servoit d'autel dans le
» temple des sacrifices, et il y trouva les
» restes d'un homme et d'une femme.
» Il ne douta point que ce fussent
» ceux du prêtre et de la vierge, que
» les anges avoient ensevelis. Il les ôta
» de terre, il les enveloppa dans des
» peaux d'ours, et reprit le chemin du
» désert, en emportant les précieux
» débris, qui résonnoient, sur ses
» épaules, comme le carquois de la
» mort. La nuit, il les mettoit sous sa
» tête, et il avoit des songes d'amour
» et de vertu. Ainsi chargé il arriva
» aux Natchez. O étranger, tu peux
» contempler ces ossemens, avec

» ceux de Chactas lui-même ! »

« Comme l'Indienne achevoit de prononcer ces mots, je me levai ; je m'approchai des restes sacrés, et me prosternai devant eux en silence ; ensuite m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux et sensible ! Homme ! tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ; tu n'existe que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton ame, et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

« Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit au bord de la cataracte, que je contemplois à la lumière de la lune. Le lendemain au point du jour, mes hôtes me quittèrent pour continuer leur route dans la solitude. Les

jeunes guerriers ouvroient la marche, et les épouses la fermoient, les premiers étoient chargés des saintes reliques ; les secondes portoient leurs nouveaux-nés : les vieillards cheminoient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre ceux qui n'étoient plus et ceux qui n'étoient pas encore, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes troublent la solitude, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, et que du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toît où l'on fut nourri, et le fleuve de sa cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde, avec les cendres de vos aïeux ! vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère ! Je ne pourrois vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

FIN.